

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

*“Aime Dieu et*



*va ton chemin.*”

# Bulletin de l'Union-Allet

Vol. IX.

MONTRÉAL, AOUT ET SEPTEMBRE 1882.

Nos. 10 ET 11.

## SOMMAIRE.

SUITE DU COMPTE-RENDU COMPLET ET OFFICIEL DE LA VISITE DU GÉNÉRAL DE CHARETTE AU CANADA ET DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ZOUAVES PONTIFICAUX, TENUE A ST. HYACINTHE, LE 22 JUIN 1882.

### Le Général de Charette au Canada.

#### AU COUVENT DU SAINT NOM DE MARIE, HOCHELAGA.

(Suite.)

Je m'estime vraiment heureux de me trouver au milieu de vous, Mesdemoiselles, et je vous suis reconnaissant des belles choses que vous me dites. En retour, je voudrais pouvoir m'exprimer avec la même grâce; mais cette délicatesse du cœur est le propre de la femme et non celui de l'homme.

Je remarque avec bonheur, Mesdemoiselles, la décoration que vous portez: Je vous en félicite et je vous engage à la revêtir toujours. Je dirai en France ce que j'ai vu ici. Je le dirai, à qui?—A ma fille, qui est à peu près de votre âge, Mademoiselle; (s'adressant à Mlle. Sicotte, de Montréal, qui avait lu l'adresse;) je lui dirai que je voudrais la voir aussi décorée de l'insigne du Sacré Cœur, et que je serais très-heureux si elle en portait l'amour dans son cœur. Je vous en remercie donc en mon nom, car je suis l'humble soldat du Sacré Cœur, et au nom de mon régiment qui, pour la défense de la patrie et de la sainte Eglise, a combattu sous la bannière de ce Cœur Divin. Continuez, Mesdemoiselles, à porter cet insigne précieux et vous marcherez toujours droit; vous ne serez jamais trompées.

Je suis charmé de tout ce que j'ai vu et entendu au Canada; C'est notre pays à tous puisque nous sommes tous Français. Oui, si le Canada garde ses coutumes, ses belles institutions et la foi de ses pères, il deviendra le plus beau royaume après celui du Ciel.

Puis, le Général s'approchant des tables sur lesquelles avaient été déposées des fleurs magnifiques que quatre charmantes fillettes venaient de lui présenter, il ajoute en souriant: “Ne pouvant vous emporter toutes, Mesdemoiselles, j'emporte du moins vos fleurs.”

Parmi les jeunes demoiselles qui avaient déposé les bouquets, on remarquait mademoiselle Juliette, fille de notre distingué zouave, le chevalier Gustave Drolet.

Une indisposition avait retenu madame de Charette dans ses appartements.

Quel dommage, disait M. l'abbé Caisse, chapelain du couvent, que madame la Marquise ne soit pas venue; on nous dit qu'elle est si simple dans ses manières, mais si distinguée dans sa simplicité que les religieuses auraient voulu que les élèves reçussent ainsi une leçon de vraie distinction.

M. le Général et sa suite prirent le goûter chez les sœurs de la Providence, à la Longue Pointe, où plusieurs notabilités s'étaient réunies. M. de Charette, en acceptant l'invitation des dames de la charité, voulut rendre hommage à l'une de nos plus belles communautés, dont les œuvres de charité sont prodigieuses et rendre cet hommage dans une de leurs plus merveilleuses institutions, l'asile de St. Jean de Dieu—qu'il faut visiter pour avoir une idée de sa magnificence et de l'ordre admirable qui y règne.

#### BANQUET DES ZOUAVES.

L'élite de notre société montréalaise s'était donné rendez-vous, le 24 au soir, à l'Hôtel Richelieu, pour assister au banquet offert au général de Charette. Jamais nous n'avons vu à table une réunion plus enthousiaste, une gaieté plus franche et plus française que celle-là. La joie n'était pas déguisée, elle venait du cœur, c'était ce que les zouaves appelle “de la bonne camaraderie.” Plus de 200 convives entouraient la table. M. N. Renaud, président-général de l'Union-Allet, présidait le banquet. A sa droite étaient le général baron de Charette, Son Honneur le maire Beaudry, l'honorable P. O. Chauveau, l'honorable L. O. Taillon, M P P, l'honorable Alex. La-

coste, M. le Dr. Hingston, M. P. B. Mignault, président de l'Union Catholique de Montréal, Son Honneur le Recorder de Montigny, premier zouave canadien, M. McGown, M. le chevalier Gustave Drolet, etc.

A la gauche du président étaient M. le marquis de la Rochefoucault, l'honorable juge Loranger, l'honorable sénateur Trudel, M. le colonel Ouimet, M. P., l'honorable Louis Beaubien, M. P. P., M. Sévère Rivard, chevalier de Pie IX etc.

Après le dîner, le président se leva et porta un toast en l'honneur du Pape. Cette santé fut buc avec le plus grand enthousiasme.

On entonna l'Hymne à Pie IX, que les zouaves, en grande tenue, chantèrent en chœur.

Vint ensuite le toast à la Reine, suivi du chant national anglais *God save the Queen*.

Son Honneur le maire Beaudry, chargé de porter la santé du clergé, fit un historique des bienfaits de tous genres que le clergé avait prodigués au peuple canadien, depuis la cession du Canada à l'Angleterre.

M. l'abbé James Lonergan, en réponse au toast porté par M. Beaudry, expliqua sa présence à cette fête, raconta les progrès que le clergé avait fait faire à l'éducation, et présenta les hommages du clergé canadien au brave des braves, au vaillant chrétien, qui, au prix de son sang et au péril de sa vie, avait défendu les droits méconnus de la papauté.

M. de Montigny, porta ensuite dans les termes suivants la santé du général baron de Charette :

*Monsieur le Président,*

Messieurs,

Ma qualité de premier zouave pontifical canadien me vaut l'honneur de vous proposer de boire à la santé du héros de cette fête.

J'ai voulu confier au papier ce que j'ai à dire en portant ce toast, parce que j'ai craint les élan d'un cœur de soldat au souvenir des actions héroïques, qui justifient l'admiration que nous avons pour mon commandant, à moi, pour le lieutenant-colonel de la plupart de mes camarades et pour le Général de ceux qui ont ceint l'épée pour les combats de la France, leur patrie et la nôtre.

J'ai voulu d'ailleurs consigner ces paroles dans les archives du régiment, afin qu'il soit constaté que l'élite de la société canadienne ici présente, applaudit à l'enthousiasme des zouaves, et que ces applaudissements sont l'écho du cri d'un million de poitrines, qui palpitent au récit des faits récents, bien propres certes, à relever le courage et à faire luire l'espérance.

L'objet de nos hommages ne serait-il qu'un citoyen illustre du pays de nos ancêtres, descendant d'une famille de héros, que c'en serait assez pour enthousiasmer des gens de cœur qui savent s'incliner devant le courage.

Pour nous, nous admirons à travers les glorieuses pages de l'histoire de la Vendée cette grande figure de ce lieutenant de marine, devenu chef de valeureux paysans, luttant héroïquement pour leur Roi. Nous admirons cet intrépide combattant du camp retranché de St-Christophe et nous découvrons nos fronts au souvenir du martyr de Nantes. Et pourquoi ? Parce qu'il est un des glorieux rejetons de cette grande noblesse française, qui a présidé aux destinées de la France, et qui a donné au monde le plus éloquent exemple de dévouement et de fidélité ; parce qu'il était de cette race d'hommes qui marchent sur le chemin de l'honneur, et qui savent mourir pour une cause juste ; et, parce que, surtout, il a donné à l'armée de la religion et du droit, dans la personne de son petit neveu, une des plus vaillantes épées.

Notre hôte est de plus général des armées de la France, ayant conquis son titre sur le champ de bataille, au milieu du carnage, et au bruit terrible de ces canons qui faisaient tressaillir nos cœurs de tant d'émotions, et général distingué entre tant de valeureux défenseurs du sol envahi ! Et, certes, quand on connaît ces géants de guerre qui ont arrosé la plaine de leur sang ;

quand on sait ce qu'il faut de valeur pour gagner le haut grade conféré à M. de Charette, on a le droit, nous surtout, enfants de la France mutilée, de nous arrêter pour saluer tant de sublime courage, et de nous enorgueillir de sa présence parmi nous.

Mais, Messieurs, ces titres, si glorieux qu'ils soient, expliqueraient-ils ce mouvement spontané de toute une population que les affaires ont rendue si positive, et qui s'est émue à la nouvelle que ce soldat fameux débarquait sur les bords du St-Laurent ? Expliqueraient-ils ces invitations nombreuses qui nous sont arrivées de toutes parts, réclamant l'avantage de le voir ? Justifieraient-ils, Messieurs, la présence ici d'hommes sérieux qui ne s'enthousiasment que pour les grands hommes ou les grandes choses ? Non. Et si vos cœurs à tous battent à l'unisson avec ceux qui l'ont suivi dans les camps, c'est qu'il est p'us que noble seigneur et général français, c'est qu'il représente un principe, une cause : la cause du droit et de la justice ; c'est qu'il est le chef désigné d'une armée qui ne combat que pour le maintien de l'ordre, le triomphe du Christ et la gloire de la Patrie.

Sa conduite, Messieurs, justifie ce choix. Certes, quand un homme offre son bras pendant trente ans au soutien d'une cause ; quand il présente, en toute occasion, sa poitrine aux coups de l'ennemi ; quand il marche, visière levée, devant les balles et les boulets, il a le droit d'être aimé des hommes de cœur et d'en être le chef.

Il avait servi avec distinction dans l'armée de la catholique Autriche quand il devint commandant sous le général pontifical qui disait : " Nous n'oublierons pas qu'à certains jours officiers et soldats ne doivent ni compter l'ennemi, ni ménager leur vie, pour sauver l'honneur outragé du gouvernement qu'ils servent." Charette l'a fidèlement suivi ce programme du valeureux Lamoricière : il était de cette impétueuse attaque qui terrifia les Piémontais à Caltelfidardo. Ce fut là qu'en avant de deux cent cinquante zouaves il tint tête pendant trois heures à toute une division piémontaise ; ce fut là qu'il lutta corps à corps avec le brave capitaine piémontais, Trombini, qu'il blessa, désarma et fit prisonnier ; ce fut pendant cet admirable élan qu'il reçut deux blessures et qu'il voulut rester ensanglanté sur le terrain jonché des cadavres des deux tiers de son bataillon. Il combattait à Nérola où, comme à l'ordinaire, il se tenait au milieu des balles qui tuèrent son cheval sous lui. Il se battait à Mentana lorsqu'il s'avança dans le feu des Garibaldiens déployés dans un vaste champ parsemé d'arbres, derrière lesquels ils s'abritaient. Voyant ses zouaves, bien inférieurs en nombre, qui hésitaient pour la première fois à se montrer à découvert, il ne compte pas le nombre ; il fait mettre sacs à terre, commande l'attaque à l'arme blanche, et du bout de son épée nue, montrant l'ennemi il s'écrie : " En avant, mes zouaves, à la baïonnette. Si vous ne venez pas, j'irai tout seul. "

En un instant, les Garibaldiens furent atteints, culbutés, rejetés et poursuivis sans pouvoir se rallier, de colline en colline, de buisson en buisson, de maison en maison. Ce fut près de la Vigna Santucci qu'eut lieu cette résistance désespérée où Charette tombait avec son cheval frappé sous lui, de trois balles, et que se relevant tranquillement, il continua à donner des ordres avec un inaltérable sang froid.

Vous étiez là, vous, LaRocque, et les blessures que vous y avez reçues, en récompense de vos services et des sacrifices que vos parents avaient faits pour la cause sainte, vous donnent le droit de témoigner, de votre parole de chevalier, de la valeur de notre colonel.

Ce n'est pas tout d'être impétueux et vaillant, il faut être prudent, énergique et persévérant. La retraite de Viterbe à Civitta Vecchia a dévoilé chez M. de Charette toutes ces qualités.

Il faut entendre raconter cette retraite par ceux qui faisaient partie de ces neuf cents hommes passant à travers quinze mille piémontais qui s'étaient déjà vantés de tenir le héros de Mentana !

Charette avait donné son cheval à l'un des sergents blessés, et à pied, pendant trente-six heures, il était au milieu des soldats, conduisant leur marche, à travers les bois, les rochers, les marais et les champs, aidant à tous et voyant à tout.

Le soldat avait eu ses gloires, il manquait au chrétien le cachet des humiliations. Après tant de dangers courus pour rendre ses troupes à Rome où s'étaient donné rendez-vous Piémontais et Garibaldiens, Charette et les siens eurent la douleur de se voir désarmer sans combat devant l'ennemi. Il fallait la grande voix de Pie IX pour contenir ces braves dans l'obéissance. Il fallait une résignation de chrétien pour se faire.

Ils n'auraient pu vaincre, mais ils pouvaient mourir, et on leur refusait cet honneur !

Tout était consommé, et, après avoir reçu du Saint-Père ses dernières paroles, il ne restait à cette troupe de héros qu'à se disperser aux quatre coins du monde, emportant comme reliques les lambeaux de leur drapeau soustrait aux souillures piémontaises, et ranimant sur leur passage l'amour de l'Eglise.

Vous avez vu quelques débris de cette troupe débarquant, le képi en tête et la guêtre au pied, sur vos bords, où cinquante mille poitrines les accueillirent par des cris d'enthousiasme. La voix de cinquante mille canons prussiens devait recevoir Charette et ses enfants fidèles, sur le sol français. Ils se ruèrent dans la mêlée ! Le monde a été témoin des batailles où ils ont soutenu, non-seulement le nom français, mais la réputation de zouaves pontificaux.

La France a tressailli d'admiration à cette charge de Loigny où deux régiments refusant d'aller à une mort certaine, le général de Souis s'avança au front des zouaves et leur dit : " Ces hommes refusent de me suivre, montrons leur ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur. "

Les zouaves s'avancent à la suite de leur colonel. Ils reculent les Allemands épouvantés à la vue de cette poignée de soldats qui franchissent près d'une lieue à travers toute une division embusquée, jetant les projectiles d'une effroyable mousqueterie. Trois porte-drapeaux tombent successivement, le sol se couvre de victimes, n'importe, ils avancent et font reculer l'ennemi, étranger à tant de valeur. Ils prennent le poste qu'avait désigné le colonel ; leur étendard flotte au souffle de la gloire. Ils sont là seuls au milieu des hordes prussiennes qui comprennent ce que vaut la valeur de l'enfant de la vraie France. Charette qui avait vu son cheval percé de coups, sous lui, conduisait la charge à pied, jusqu'au village où il tomba blessé, à côté du général blessé aussi. De trois cents zouaves, cent quatrevingt-dix-huit étaient renversés.

Le camarade Martin, notre distingué et estimable président de section, était de ces volontaires de l'Ouest ; il a vu de près planter si vaillamment le drapeau de l'honneur sur le champ de Patay, et il est témoin que l'on peut dire encore après tant de désastres que tout était perdu hors l'honneur.

Un grand cri de reconnaissance retentit du cœur de la France, qui offrit au héros de Loigny et la croix d'honneur et le titre de général et le mandat de député.

Messieurs, ces faits qui ne sont que les traits saillants de la vie militaire de notre hôte, sont admirables ; mais il y a beaucoup plus. Il est beau sans doute de voir ce preux, l'œil enflammé à la tête de ses zouaves, courir au combat ou plutôt à la mort, c'est d'un homme ; mais nous aimons mieux le voir, offrant à Loigny la bannière du Sacré Cœur, comme signe de ralliement à ses soldats, et le matin de la bataille de Patay, assistant à une messe où il communiait avec quatorze de ses compagnons, tous tués ou blessés ce jour là. Nos cœurs ont été attendris jusqu'aux larmes au récit de cette scène de la chapelle du Séminaire de Rennes, où Charette, en présence de quinze cents volontaires de l'Ouest et du fanion qu'un zouave blessé avait remporté de Loigny, disait à haute voix les paroles suivantes que je vous crois dignes d'entendre, même dans un banquet :

" A l'ombre de ce drapeau, teint du sang de nos plus chères

victimes, moi, général baron de Charette, qui ai l'insigne honneur de vous commander, je consacre la légion des volontaires de l'Ouest, les zouaves pontificaux, au Sacré Cœur de Jésus, et avec une foi de soldat, je dis de toute mon âme : " Cœur de de Jésus sauvez la France. "

Nous aimons à voir Charette affirmer bravement, en plein dix-neuvième siècle, en face de la France révolutionnaire, que la vaillance est inséparable de la foi, et montrer au monde qu'il n'est si dévoué à son roi que parce qu'il voit dans l'autorité légitime le gage de l'ordre et le triomphe de la vérité.

Messieurs, cet acte de héros chrétien jette sur nous un lustre dont nous ne parlerions qu'en famille, si la France tombant à genoux devant cette profession de croisé, ne se fut relevée chrétienne et n'eut senti dans ses entrailles naître l'espérance que donne toujours la foi.

Général, en conduisant vos zouaves à la gloire, vous les avez vengés des insultes reçues ; vous avez arraché du cœur de votre Patrie, qui se connaît en gloire, un immense cri d'admiration, et vous avez désigné à jamais la place de vos enfants, au jour de bataille, et cette place, comme vous le déclariez, c'est la première.

Il faut que je le dise en sa présence, car nous sentons le besoin de lui faire voir que nous l'avons compris ; il a eu pour nous une affection particulière, et l'amour qu'il nous porte s'est déversé sur notre pays. Dans toutes ses lettres il en parle avec un langage si constamment affectueux qu'il n'y a que la sincérité qui peut le lui avoir dicté. Sa présence ici d'ailleurs en est une preuve irrécusable, surtout quand pour y venir il se fait accompagner de ce qu'il y a de plus noble en France, le marquis de la Rochefoucault, dont le nom réveille l'idée de tant de gloires militaires.

Nous sommes heureux de voir parmi nous ce descendant de notre vieille noblesse française ; il nous honore, et il redira à ses amis qu'il y a de ce côté de l'Océan des gens capables d'apprécier ce qu'il y a de grand, en même temps qu'il sera témoin de la grandeur de notre amour pour notre chef. Je dis notre amour, car après les manifestations enthousiastes qui ont eu lieu depuis l'arrivée de notre Colonel ici, il n'y a pas d'autre mot à employer.

Une autre preuve de la considération particulière qu'il a pour notre Canada, et c'est la plus grande, c'est d'y venir accompagné de cette femme admirable qu'il a jugé digne de partager ses hautes destinées. L'affection que nous lui portons tous, avant de la connaître, s'augmente encore par la connaissance que nous avons acquise de ses hautes qualités personnelles. Vous avez dit quelque part, mon Général, qu'elle était zouave de naissance ; quelle le soit de naissance ou d'éducation, nous constatons qu'elle l'est, et nous n'avons pas d'objection à ce que vous lui donniez le plus haut grade du régiment. Pour nous, notre cœur de soldat l'a décorée du titre de Colonelle. Si elle vient au champ, pour nous encourager, nous la protégerons, mieux que vous, que nous ne pourrions pas suivre toujours ; tenez ! c'est beaucoup vous dire, nous la protégerons comme le drapeau, dans les plis duquel nous l'envelopperons au moment du danger.

Merci Général, de votre affection pour notre pays. Mille fois merci de votre visite. Elle fait du bien à nos cœurs de soldats qui revoient en vous toutes les gloires du bataillon et toutes les espérances de l'avenir ; elle fait du bien à nos cœurs de Canadiens : quand on voit notre pays s'incliner tout entier sur votre passage, nous sommes fiers de constater qu'il aime l'honneur, la gloire et surtout la foi. Aussi quand vous arborez les couleurs de l'autorité légitime, nous y serons.

Buvons à la santé du descendant d'une race de héros, et héros lui-même ; gloire au chrétien sans peur et sans reproche. Hommage à la noble Dame qui professe comme lui le plus généreux dévouement à la cause sainte qu'il défend.

M. de Charette se leva au milieu des applaudissements répétés de tous les convives.

Il remercia les citoyens et les zouaves de la splendide fête qu'ils lui donnaient. Il dit qu'il ferait faire un livre d'or de toutes les adresses qu'on lui avait présentées depuis son arrivée en Canada, et qu'il se ferait une gloire de le montrer à qui voudrait le voir, pour prouver que dans la Nouvelle-France on n'avait pas encore oublié le beau style du siècle de Louis XIV.

Le colonel Ouimet porta la santé des zouaves. M. le chevalier LaRocque y répondit.

A la santé de la presse, répondit M. L. O. David, Editeur de "La Tribune," dans les termes suivants :

*M. le Président et Messieurs.*

J'ai toujours compris que pour parler devant un auditoire distingué et des personnages illustres il fallait être sinon préparé du moins averti, mais puisqu'on insiste, j'essaierai d'exprimer quelques-unes des pensées que cette réunion et la présence au milieu de nous du général de Charette m'inspirent. Permettez-moi, M. le Président, de me tourner vers notre hôte illustre et de lui dire :

" GÉNÉRAL.

" Je suis un de ceux qui ont cru à l'établissement d'une république conservatrice en France, d'une république telle que celle rêvée par M. Thiers. Dans un pays comme le nôtre, il est permis, général, d'avoir des sympathies pour les gouvernements démocratiques qui cherchent à s'établir dans les autres pays.

" Mais dans notre province, général, on est catholique avant tout.

" Or, quand je vis que la république française entraînait dans la voie de l'irrégion et du socialisme, je dis et j'écrivis qu'elle ne durerait pas, qu'elle finirait par une catastrophe et que la France assolée de terreur et baignant dans le sang pourrait bien, un jour, pour se sauver, se jeter dans les bras de celui qui personnifie le plus, après le pape, ce qu'il y a de vrai, de juste, de noble et de grand dans le monde.

" Je veux parler, Général, de M. le comte de Chambord. De plus ayant lu et entendu tout ce qu'on disait de vous, j'ai cru et dit que vous me paraissiez destiné à jouer un beau rôle dans la grande épopée dont le dénouement sera si réjouissant pour les amis de la France et de la religion. Fils de héros, héros vous-même, il me semble impossible que vous ne soyez pas l'un des instruments dont la Providence se servira pour rendre à la France son rang dans le monde et sa position de fille aînée de l'Eglise.

" Nous vous aimons, Général, parce que vous avez aimé les zouaves nos compatriotes, parce que sur le sol lointain de l'Italie, vous avez cherché à adoucir dans leurs âmes les amertumes de l'exil et de l'absence de ce qu'ils aimaient le plus. Nous vous admirons parce que vous êtes comme nous de la vieille France, de la France des Champlain et des Montcalm, des Catholiveau, des Lescure, des Stofflet et des Charette, des Bayard et des Duguesclin, des chevaliers sans peur et sans reproche toujours prêts à verser leur sang pour Dieu et la patrie. Vous êtes taillé à la façon de ces guerriers fameux, vous êtes leur héritier et leur descendant ; vous l'avez prouvé sur les champs de bataille de Mentana, de Castelfidardo, de Loigny et de Patay et vous le prouverez encore.

" Je pourrais ajouter que vous nous faites aimer davantage la France, vous nous faites croire plus sérieusement à sa résurrection. Pauvre France ! Ah ! oui, nous l'aimons, Général, il n'y a point un coin du monde où elle est aimée autant qu'ici. Ses joies sont nos joies, ses douleurs nos douleurs ; nous saignons quand elle saigne et nous triomphons quand elle triomphe. Oh ! si vous saviez comme nous avons souffert lorsque nous l'avons vu abattue, baignant dans son sang, déracinée sous la botte du Prussien ! L'enfant qui voit mourir sa mère ne souffre pas plus. Vous, qui avez tant de cœur, Général, vous comprenez cela.

" Mais les gens qui aiment beaucoup ne désespèrent jamais ; au milieu de notre deuil et de nos larmes un rayon d'espoir

pénétrait dans nos âmes et nous disions : " la France vivra, car le monde et Dieu ont besoin d'elle. " Et ce sont des hommes comme vous, Général, qui la sauveront par l'héroïsme joint à la religion. Comme ses antiques rois les Bourbons, la France expie cruellement ses fautes, mais comme eux elle ressuscite quand Dieu trouve qu'elle a assez souffert.

" Général, vous allez partir pour la France, dites à vos compatriotes que vous avez trouvé ici un million d'hommes, aussi français que les Français eux-mêmes, racontez-leur ce que vous avez vu, afin qu'ils pensent un peu à nous. Nous sommes si heureux quand il nous vient un bon mot, un bon sentiment de la France !

" Général, soyez sûr que lorsque vous serez loin de nous, il n'y aura pas que les zouaves qui penseront à vous, mais un peuple d'un million d'hommes. D'ailleurs tout le monde est zouave ici, depuis le grand père jusqu'au plus petit enfant. Nos mères ont prouvé qu'elles étaient zouaves, comme l'est votre illustre compagne, quand elles ont laissé leurs fils partir pour combattre sous vos ordres. Comptez donc sur nous pour la vie.

" De graves événements se préparent en Europe, de rudes épreuves attendent la France. On vous verra bientôt sous ses drapeaux tenant à la main votre vaillante épée de Castelfidardo. Au milieu du bruit et des dangers des batailles, pensez quelque fois que par de-là les mers un peuple tout entier prie Dieu pour votre conservation et le triomphe de la France.

L'honorable juge Loranger porta la santé des dames. Le zouave Chagnon répondit à cette santé.

— Mon Général, interpella M. de Montigny, vous avez été à Rome depuis la guerre, y avez-vous vu le Pape et dites-nous, si nous y retournions, retrouverions-nous un autre Pie IX ?

— Vous voulez me faire répéter ce que je vous racontais à St. Barthélemy, répondit M. de Charette. Et bien, soit :

Après la guerre les circonstances exigeaient que j'allasse à Rome que je n'avais pas revue depuis que le St. Père nous avait congédiés. J'y arrivai le cœur rempli d'émotions ; après avoir été me prosterner à la confession de St. Pierre et baisé le pied de cette statue du Prince des Apôtres que vous connaissez tous, je me dirigeai du côté du Vatican où tant de fois nous avions contemplé cette noble figure de Pie IX. En montant l'escalier qui conduisait aux appartements du Saint Père, je ne pouvais me défendre d'un sentiment qui me semblait être un remords, d'aller me prosterner aux pieds d'un autre Pape que Pie IX, que j'avais servi pendant vingt ans, et qui nous avait tant aimés. Le salut que fit la sentinelle à mon grade m'apprit que j'étais reconnu, et le camérier s'empressa de me conduire au but de ma visite. Après avoir fait les génuflexions d'usage, je levai la vue avec émotion sur une soutane blanche que je reconnaissais. Un grand vieillard me prit la main et me releva. Aux premières paroles qu'il me dit, je compris que le Pape ne meurt pas.

## AU GESU.

Le Général de Charette assista à la messe au Gesù, dimanche le 25.

L'office se fit avec l'éclat des grandes fêtes, à l'occasion de cette visite.

L'autel et le chœur étaient parfaitement décorés. On distinguait parmi les décorations le drapeau des zouaves à Patay, avec la devise : *Cœur de Jésus, sauvez la France.*

Le R. P. Hyacinthe Hudon officiait, et le sermon fut prononcé par le R. P. Hamon, directeur de l'Union Catholique, qui continua sa série d'entretiens sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Le sujet prêtait aux allusions, le prédicateur ne manqua pas d'en faire, et à la

bataille de Patay, où l'étendard du Sacré-Cœur fut arboré pour la première fois par les zouaves de Charette, et à Paray-le-Monial, où il fut transporté ensuite. Le R. P. put parler aussi, sans avoir besoin de faire ni transition ni digression, de l'état présent de la France et de la lutte qui s'y fait entre le *cléricalisme* et la révolution.

Ce sermon fut très-goûté, et il eut plus d'une fois soulevé, sans la sainteté du lieu, les applaudissements de l'auditoire spécial qui était réuni là.

Cet auditoire était composé d'un grand nombre de nos premiers citoyens, magistrats, députés, sénateurs, ministres, fonctionnaires, tout le 65e, dont les officiers escortaient le Général et madame de Charette.

Le chœur du Gesù chanta avec beaucoup de succès une messe mixte, avec *Gloria* et *Credo* de Mercadente, *Sanctus* et *Agnus* de Gounod.

Le lendemain M. de Charette alla visiter le collège Ste. Marie, où les révérends Pères Jésuites continuent la sublime mission qu'ils se sont imposée de former la jeunesse par les études classiques, seules capables de développer toutes ses facultés et de la préparer à toutes les fonctions qu'exigent d'elle la religion et la patrie.

Le Général ne fut pas peu surpris d'y voir une compagnie exécutant avec précision les évolutions militaires et d'apprendre que cette compagnie avait été formée par un ex-zouave pontifical, le Rév. P. Garceau.

Mgr Bourget, archevêque de Martianopolis, s'était rendu au collège Ste. Marie pour rencontrer le Général qui avait été, le premier jour de ses visites, rendre hommage à ce doyen de l'épiscopat, l'inspirateur de l'œuvre des zouaves pontificaux.

M. le Général a aussi visité le Collège de Montréal où les messieurs de St. Sulpice se font un devoir de professer les études classiques qui ont subi l'épreuve des siècles et sont sorties victorieuses de la concurrence des systèmes modernes.

M. de Charette se fit un devoir d'aller au grand séminaire saluer les messieurs de St. Sulpice, dont plusieurs sont de la Bretagne comme lui.

## LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

### LA PROCESSION.

La coïncidence de la visite du Général de Charette dans le même temps que la célébration de notre fête nationale fut des plus heureuses. Le Général a pu ainsi pendant les quelques jours qu'il a resté au milieu de nous, apprécier notre amour religieux et notre patriotisme national. Et si quelque chose était propre à lui faire comprendre cet élan filial, qui a engagé tant de jeunes canadiens à s'enrôler sous son drapeau pour la défense de la papauté, ce fut bien cette belle fête de St. Jean-Baptiste toujours chômée dans notre pays avec tant de zèle, d'ardeur et de foi.

Le Général et sa suite ont vu le défilé de la procession des fenêtres au-dessus du magasin de MM. Gernaey & Hamelin, rue Notre-Dame.

MM. Gernaey et Hamelin avaient à cet effet transformé le premier étage de leur établissement en un vaste salon.

On voyait au-dessus des croisées où se tenait le Général le drapeau pontifical et une banderolle avec les mots en lettres d'or : *Honneur à Charette*.

À l'arrivée du Général, l'enfant de M. Gernaey, âgé de cinq ans, et qui était habillé en zouave pontifical, lui souhaita la bienvenue et présenta à Mme de Charette un superbe bouquet.

Le Général a été l'objet de manifestations cordiales de la part de toutes les sociétés qui défilaient dans la procession, et qui l'acclamaient au passage, surtout notre

beau corps de musique du 65e bataillon que le Général a vivement applaudi.

Le soir du jour de la St. Jean-Baptiste, le Général, la Marquise de Charette, le marquis de LaRochehoucault, acceptèrent à dîner chez M. Gustave Drolet, chevalier de St. Grégoire le Grand et de la Légion d'honneur, à sa magnifique villa de la rue St. Denis où plusieurs amis se trouvaient réunis, entr'autres M. et Mde. de Montigny, M. Rivard ex-maire de Montréal et chevalier de Pie IX, Mme Rivard, M. le chevalier LaRocque, M. N. Renaud, M. L. O. David.

Le Général, ne pouvant se rendre chez chacun de ses zouaves, a voulu les honorer tous en allant prendre place à la table de celui qui est l'ami de tous et qui a toujours été au premier rang de ceux qui font honneur et bienfaits à la cause du Pape.

Monsieur Drolet arrivé la veille de Paris et madame Drolet, furent ce qu'ils sont toujours : c'est dire que la réception a été franchement gaie, toute canadienne : aimable et française.

Madame la Marquise y reconnut deux charmants élèves des Jésuites, qui à la soirée de l'Union Catholique lui avaient présenté des bouquets, c'étaient messieurs Gustave et René, deux des quatre gargons de M. Drolet, futurs zouaves, sans doute.

### BANQUET.

Le lendemain soir, le général de Charette assistait au banquet de la Saint Jean-Baptiste. Comme il devait partir pour Québec il ne put rester jusqu'à la fin. M. Beaubien, président de la société Saint Jean-Baptiste, porta sa santé. Le Général répondit en des termes choisis et très-heureux. A neuf heures il quitta la salle au milieu des applaudissements et des cris répétés de *vive la France, vive Charette*.

Une quinzaine de zouaves et d'amis, accompagnèrent ensuite le Général à la gare d'Hochelaga.

## VISITE DU GENERAL MARQUIS DE CHARETTE AUX TROIS-RIVIERES.

Mardi, le 27 juin, le général de Charette visita la ville des Trois-Rivières. C'était son désir d'aller saluer Mgr Lafliche, qui a si puissamment secondé les efforts de Mgr Bourget dans le mouvement des zouaves et de voir sa ville épiscopale si pleine de souvenirs, restée si française et qui a produit tant de soldats à la cause sainte, parmi lesquels le chevalier Gédéon Des Islets, aujourd'hui vaillant soldat de cette même cause dans la presse. Nous prenons le compte rendu de cette visite dans le *Journal des Trois-Rivières*, dont notre camarade est un des propriétaires et éditeurs :

### RÉCEPTION OFFICIELLE.

Le Général nous arriva accompagné de son épouse, la marquise de Charette, du marquis de la Rochehoucault et du président de l'Union-Allet, M. Renaud, dans la nuit de lundi au mardi, par le train express du chemin de fer du Nord. Il ne parut guère dans l'avant-midi : il voulait prendre un peu de repos, après les fatigues des démonstrations incessantes des jours précédents, à Montréal et à St-Hyacinthe. C'était assurément rien que de très-légitime et de très-nécessaire. Nous sommes heureux que le Général ait voulu et pu se reposer un instant parmi nous, comme au milieu de ses amis.

Le midi, vers la fin de la séance de la distribution des prix, il se rendit avec la Marquise, et son noble compagnon, en voiture de gala au séminaire des Trois-Rivières, accompagné de Son Honneur le Maire, de M. P. E. Panneton, de leurs Dames et de son ancien sergent-major. M. G. Desislets, à travers une foule avidée de le contempler. Ce fut là qu'eut lieu la réception officielle de la ville.

Son Honneur lut alors au Général l'adresse suivante

sur l'estrade du séminaire, en face de la place qui regorgeait de monde.

*Au Général, Marquis de Charette.*

*M. le Général,*

“ Les citoyens des Trois-Rivières regardent comme un jour fortuné pour eux, ce jour où ils ont l'honneur de recevoir la visite très-distinguée de votre illustre personne.

“ Pour eux, comme pour tous les canadiens-français, il est un mot d'ordre, qui résume tous les autres, une devise au-dessus de toute devise; c'est : Dieu et patrie. Ces mots couvrent deux idées pour lesquelles ici tous les cœurs se passionnent, et vous êtes, M. le Général, une expression vivante et très-élevée du dévouement que ces deux causes savent commander.

“ La cause de Dieu, vous l'avez glorieusement servie aux champs immortels de Castellidardo, de Nérola et de Mentana; et si votre noble sang n'a pas été alors versé tout entier pour cette cause, c'est qu'elle demandait de plus l'exemple constant de votre foi ardente et de vos grandes vertus, et peut-être aussi, en des jours plus propices, l'autorité de votre nom et le secours réitéré de votre bras.

“ La cause de la patrie, les exploits héroïques de Patay et de Loigny sont là pour attester et votre ardeur à l'embrasser et votre indomptable courage à la soutenir. Patay et Loigny ont été d'autres Mortagne et Dol, comme ces derniers théâtres n'avaient fait qu'offrir de nouveau au monde le spectacle de la foi et de la bravoure des antiques chevaliers.

“ Nous honorons donc en votre personne, M. le Général, l'un des plus fermes défenseurs des droits de l'Eglise et de la Papauté, et l'un des plus purs rejetons de l'illustre race française, dont, nous aussi, nous sentons le sang couler dans nos veines, et qui, sur les bords du Saint-Laurent comme aux champs de la Vendée, sait toujours tenir inséparablement unis le drapeau de la religion et celui de la patrie.

“ Soyez donc le bienvenu au milieu de nous, M. le Général, et pendant votre trop rapide passage au sein de nos populations, ravivez partout cet esprit de foi chevaleresque, dont vous êtes l'une des plus grandes personnifications.

“ Qu'il nous soit permis aussi de souhaiter la bienvenue à la noble Dame, que ses hautes qualités ont rendue digne de partager l'honneur de votre existence glorieuse.

“ Que madame la Marquise veuille bien agréer l'assurance de notre respect le plus profond, et l'expression de la vive reconnaissance que nous inspire la faveur de sa visite si distinguée.

S. DUMOULIN, Maire de la cité.

Trois-Rivières 27 juin 1882.

Le Général répondit militairement avec un tact et un à propos parfait, et avec une force d'idées et de convictions qui charma l'auditoire. Les applaudissements couvrirent sa voix. Nous ne pouvons donner qu'une faible analyse de sa brillante allocution :

*Messieurs,*

“ Je suis fier de l'accueil que je reçois dans la bonne ville des Trois-Rivières. Trois-Rivières est l'une des plus anciennes villes du pays; c'est ici que, dès le commencement, nos pères sont venus planter la croix avec le drapeau de la France, et je vois que vous êtes restés fidèles aux traditions de vos aïeux. Les sympathiques démonstrations dont je suis l'objet, me sont données en vue de la cause que j'ai défendue. Cette cause vous y êtes associés; plusieurs de vos enfants, héritiers de la foi et de la bravoure de nos pères, sont venus se ranger sous ses drapeaux et ils se sont montrés dignes de vous. Mais laissez-moi vous dire, que dans la défense de cette cause nous n'avons fait que notre devoir... ce que de bons enfants doivent faire pour la défense de leur mère.

“ Si j'ai pu arriver à quelque chose, c'est que jamais je n'ai voulu faire de concessions à l'erreur, contre les droits de Dieu. C'est là ce qui a fait notre force par le passé; c'est ce qui amènera le triomphe dans l'avenir.

“ Co que je vois dans votre pays me fait jouir d'un vrai bonheur. Je sens aussi que cette visite va ranimer la flamme du dévouement aux saintes causes que nous avons défendues.

“ Je viens retremper ma foi au milieu de vous! Et, je n'en doute pas, si les intérêts du St. Siège le demandent, vous serez encore là, plus nombreux que la première fois, prêts à donner pour lui votre sang et votre vie.

“ Messieurs, si vous êtes restés si français c'est que vous avez conservé votre foi; la foi, la langue, les usages de la France d'autrefois. Vous êtes restés la vieille France, qui marchait à la tête des nations de l'Europe et vous avez grandi à l'ombre de la croix. C'est la croix qui vous a conservés. Elle vous protégera toujours si vous lui êtes fidèles. Cette fidélité fera seule votre force; parce que, nous le voyons bien en présence de ce qui se passe dans le monde, il n'y a de salut pour l'humanité qu'à l'ombre du drapeau de la croix.

Le Général et sa suite entrèrent alors au son de la fanfare, dans la salle où les élèves du Séminaire l'attendaient ainsi que Sa Grandeur Mgr. des Trois-Rivières, un nombreux clergé, les parents des élèves et la foule des amis de l'éducation.

Le noble visiteur aimait dans son voyage à voir nos maisons d'éducation qui sont l'avenir de notre peuple; il désirait aussi et surtout visiter, Mgr. Lafèche, notre évêque, ainsi que Mgr. Bourget, pour la large part que leurs Grandeurs ont prise dans le mouvement des zoutaves pontificaux en 1867. Il s'est exprimé clairement là-dessus, regardant cet acte comme un véritable devoir.

Un des élèves, M. Roberge, s'avança sur la scène et prononça le remarquable discours qui suit :

*Général,*

“ Autrefois les femmes juives conduisaient leurs fils sur le bord du chemin, pour leur montrer le jeune David qui venait de lutter contre Goliath et de venger l'honneur du peuple d'Israël. Nous comprenons qu'une pensée semblable inspirait nos supérieurs quand ils vous ont invité à venir vous assooir un instant au milieu des jeunes élèves de ce séminaire, dans cette salle où nous avons tous vécu et qui rappellera désormais votre souvenir.

“ En nous montrant le héros de Mentana, de Patay et de Loigny, ils nous disent eloquemment que nous devons être des hommes de cœur, des patriotes prodiges de leur sang, des catholiques généreux, qui portent haut l'étendard de la foi, et qui savent le défendre, au besoin, contre les ennemis du dedans et du dehors. C'est avec joie et reconnaissance que nous recevons cette dernière leçon, magnifique couronnement des préceptes qui nous ont été donnés pendant cette année scolaire.

“ Général, vous venez directement du pays de nos pères, de cette France dont ils nous ont parlé tant de fois, et qu'ils appelaient toujours la belle France. Croyez-le bien, nos pères ne nourrissaient aucun sentiment d'amertume contre la France : c'était leur mère, ils n'ont pas cessé de l'aimer. Elle les avait abandonnés, mais ils disaient toujours : elle reviendra. Hélas! ils sont morts sans l'avoir vue revenir, mais ils n'ont jamais voulu blasphémer son nom.

“ Général, nous sommes plus heureux que nos pères; en effet notre cœur par des tressaillements inaccoutumés, nous dit que la France catholique est véritablement devant nous, représentée, personnifiée dans l'un de ses plus illustres enfants. Toujours forte et toujours aimante, toujours dévouée et toujours chrétienne, la vraie France nous tend les bras, elle nous dit : malgré l'océan et malgré les siècles, je ne vous oublie pas; voyez, c'est bien moi, je suis revenue.

“ La France révolutionnaire est revenue aussi; elle nous a trouvés ignorants, arriérés, superstitieux; nous n'avons pas reconnu cette étrangère, elle n'aime pas ce que nos ancêtres nous ont appris à aimer. Mais à la première étreinte de la

France catholique, nous reconnaissons immédiatement les battements du cœur de notre mère.

“ Général, soyez béni de cette visite si douce et si belle que vous faites au Canada français.

“ Soyez béni, surtout, d'avoir voulu vous arrêter dans l'enceinte de la petite ville des Trois-Rivières, et pousser la condescendance jusqu'à venir vous reposer sous le toit de notre collège.

“ Ah ! si jamais, déroulant au vent votre noble drapeau du Sacré-Cœur, vous appelez de nouveau les catholiques à la défense des droits du St. Siège, Général, nous osons vous l'affirmer, vous vous apercevrez que votre visite à la jeunesse trifluvienne n'a pas été inutile.

“ Madame la Marquise, vous voudrez bien accepter l'expression de notre respect et de notre reconnaissance. En votre qualité d'épouse, vous avez part à cette moisson de louanges et de gloire que votre vaillant époux recueille sur la terre catholique du Canada-français. Nous aimons à nous rappeler ce que la renommée nous a dit depuis longtemps : que vos vertus domestiques ne sont pas moins brillantes que les vertus guerrières du vainqueur de Mentana.

“ M. le Marquis de la Rochefoucault, le nom glorieux que vous portez, et la place que vous occupez auprès du vaillant Général de Charette, sont des titres plus que suffisants pour vous attirer l'affection des catholiques du Canada. Aussi, soyons-en sûr, vous occuperez une place d'honneur dans les souvenirs de cette belle journée.

“ Général, nous retournerons aujourd'hui même dans nos familles, et nous serons fiers de dire à nos parents catholiques et français que nous avons vu de nos yeux le défenseur du Pape, le Colonel de nos zouaves pontificaux, l'illustre Général de Charette.

“ Après ce discours, un tout jeune élève, M. Maurice Panneton, fils de notre concitoyen M. P. E. Panneton, s'avança vers madame la Marquise, portant dans sa main un magnifique et odoriférant bouquet aux couleurs du Pape et des Bourbons. Il le lui présenta avec une grâce charmante en lui disant :

Acceptez ce bouquet, noble et douce Marquise.  
C'est un emblème heureux de vertus et d'honneur.  
Chaque fleur parle ici ; de sa corolle exquise  
Elle chante pour vous les vœux de notre cœur.  
De nos débiles mains les bouquets sont l'hommage.  
Mais au grand Général, nous offrirons plus tard,  
Quand nous aurons grandi, des cœurs pleins de courage,  
Des bras pour porter haut son sublime étendard.

“ La Marquise accepta le bouquet et embrassa affectueusement l'enfant.

“ Mgr. des Trois-Rivières se levant alors fit une magnifique allocution au Général. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir donner le texte de ce discours qui émut profondément l'assemblée, ainsi que le Général lui-même et ses nobles compagnons et fit couler plus d'une larme. C'est une des plus belles allocutions que nous ayons entendues faire à Sa Grandeur, tant par la richesse de la pensée, la noblesse des sentiments que par l'élégance de la forme. Il faut avouer que pour quiconque connaît les convictions profondes de Sa Grandeur, il y avait dans la présence de son hôte illustre, le défenseur de l'Eglise, de quoi enflammer vivement sa grande âme.

“ Mgr. félicita comme il convenait au Chef de l'Eglise trifluvienne, le héros de Mentana et de Loigny de ses grands actes en faveur de l'Eglise et de la société. Ses remerciements et les encouragements qui les accompagnaient furent un des sentiments qui répondirent le mieux au besoin du cœur de toute l'assistance envers le Général. Car comment ne pas remercier et féliciter un homme qui a répandu tant de fois son sang pour l'Eglise et la véritable France. Que Sa Grandeur nous permette de la remercier elle-même chaleureusement de cette

attention à la fois si naturelle, si juste et si délicate. Mgr a exprimé là la pensée et le sentiment dont est nécessairement animé tout cœur vraiment catholique et canadien envers l'illustre Général catholique.

“ Sa Grandeur exprima aussi sa reconnaissance au Général pour avoir montré une attention toute particulière à l'égard des zouaves canadiens pendant leur séjour à Rome, alors qu'ils étaient si éloignés de la patrie. Mgr lui dit encore que s'il était reçu avec tant de cordialité et d'enthousiasme par le peuple canadien c'est que non seulement il rappelait la glorieuse défense du St. Siège, mais aussi l'ancienne France catholique dont nous sommes les véritables enfants; qu'en lui on retrouvait avec la langue de nos mères qu'ont les français modernes, la foi de nos pères que beaucoup de ces derniers n'ont plus, le caractère de la vieille noblesse dont nous parlent nos aïeux; enfin la grandeur d'âme et la générosité d'un cœur vraiment français; qu'il avait été prophète sans le vouloir, il y a 15 ans, en annonçant à la jeunesse de nos collèges que plusieurs d'entre eux s' enrôleraient généreusement dans les bataillons du St. Siège aux jours d'orage pour la défense de l'Eglise; qu'en effet beaucoup avaient noblement combattu sous ses ordres et animés par son exemple, et qu'il espérait qu'un plus grand nombre se rangeraient encore sous ses drapeaux, si jamais l'Eglise avait besoin du bras de ses enfants.

“ Sa Grandeur fit aussi compliment à la Marquise en lui faisant partager les félicitations, les honneurs et les affections dus à son mari, dont elle est la si digne, vertueuse et bienveillante compagne.

“ L'évêque fut arrêté à plusieurs reprises par des tonnerres d'applaudissements.

“ Lorsque Mgr se fut assis, le Général se leva à son tour. Remerciant aussi cordialement Sa Grandeur de toutes les belles choses qu'elle venait d'exprimer si éloquemment, et toute l'assistance de l'accueil si sympathique qu'elle venait de lui faire, le Général s'adressa spécialement aux élèves de l'institution. Son éloquence est l'éloquence des batailles. Sa pensée sort comme un jet, ses termes sont vifs et brûlants comme la flamme. Il est trop difficile et presque impossible de les reproduire avec exactitude. Nous essayons cependant d'en donner une légère esquisse.

*Mes enfants,*

“ Je puis bien vous donner ce nom, puisqu'après les paroles si bienveillantes et si sympathiques de Mgr il me semble que nous sommes de la même famille. Je vous remercie du fond du cœur de la réception cordiale et sincère que vous me faites. Je vous appelle aussi mes enfants, parcequ'à la manière dont vous parlez et dont vous êtes instruits, je vois que si jamais l'Eglise arbore son drapeau, plusieurs voudront se ranger à mes côtés pour le défendre, et que vous serez alors véritablement mes enfants. Combien il est agréable, pour un homme de la vieille France, de savoir que par ici elle est si affectionnée, et d'apprendre que dans la France de l'Amérique on donne une éducation si catholique et si française.

“ La vieille France que nous aimons tant, qui n'a cessé d'être dévouée à toutes les grandes causes, se retrouve ici dans une vivante image, et nous aimons à la revoir. Ce que cette vieille France a fait dans le passé nous est un gage de ce qu'elle fera dans l'avenir : elle aura une grande part au triomphe de l'Eglise.

“ Laissez-moi vous le dire franchement : j'ai le cœur plein de foi. Ce n'est pas ma faute ; mais j'en remercie Dieu tous les jours. C'est la foi qui éclaire, qui donne la force et qui fait combattre pour l'Eglise. Le triomphe arrivera. Il faudra peut-être des combats. Dieu se trouvera au besoin des soldats pour combattre ces combats. Je n'oserais pas en demander. Il s'en choisira probablement plusieurs parmi vous. Mes enfants, il y a deux

manières de servir l'Eglise, la première, c'est de se faire tuer pour elle ; c'est la plus courte, et la plus simple ; la seconde, c'est de prier. Je vous demande de servir l'Eglise au moins d'une de ces deux manières là.

“ C'est ainsi que nos pères ont combattu, et qu'ils ont accompli de grandes choses. Les siècles l'ont reconnu. Vous-mêmes l'avez écrit : *Gesta Dei per Francos*. (Le Général montrait de la main cette inscription en grandes lettres sur un des parois de la salle). Si vous voulez, aussi vous, travailler pour la Sainte Eglise, et en faire de semblables, vous n'avez qu'à vous appliquer cette autre devise que vous avez gravée en face : (et le Général par un mouvement rapide, tournant sur lui-même, indiquait du doigt l'inscription opposée et lisait) *Aime Dieu et va ton chemin.*”

“ Il reprit son siège au milieu des félicitations et des applaudissements de toute l'assistance.

“ La séance se termina par un superbe chant montagnard exécuté par les élèves, en l'honneur de la vieille France, que le Général, la Marquise, et leur noble compagnon approuvèrent à plusieurs reprises par les signes de la plus vive satisfaction.

#### DINER.

“ Le dîner fut donné par le Séminaire. Quarante-vingt-dix membres du clergé y assistaient, entr'autres le doyen, le Rév. M. S. Malo, âgé de plus de 80 ans, un des survivants les plus rapprochés de la domination française et des plus attachés aux anciennes traditions, qui disait au Général avec une naïveté charmante, *que ce jour le rajeunissait de vingt ans.*

#### EXCURSION AU CAP DE LA MADELEINE.

“ Après la *conversazione* qui suivit le dîner, où le Général s'entretint familièrement avec Mgr des Trois-Rivières, plusieurs messieurs du clergé et quelques zouaves pontificaux, il voulut faire une excursion à l'extérieur de la ville pour prendre l'air de la campagne. On lui proposa le choix d'une promenade sur terre ou sur l'eau. Il accepta cette dernière, parce qu'il n'était pas encore allé sur notre magnifique St. Laurent. Le vapeur *Le Bourgeois* fut préparé promptement pour la circonstance.

“ Bientôt le vapeur partit avec le Général et sa suite vers l'Est. Il faisait un temps magnifique, une brise fraîche. Notre illustre visiteur paraissait heureux, respirant à pleins poumons l'air si pur de notre fleuve, et contemplant avec satisfaction ses rives verdoyantes. Il trouvait majestueux ce grand cours d'eau à nul autre pareil en Europe. Il visita les trois bouches du St. Maurice qui donnent à notre ville son nom des Trois Rivières. Il vit les grandes scieries qui les ornent ; au loin les estacades qui contiennent des 100,000 billots, la flotte des navires et autres vaisseaux qui reçoivent le bois du commerce transatlantique et américain. Il s'informa soigneusement si la France comptait quelquefois des vaisseaux parmi ceux qui transportent le bois canadien.

“ Le Rév. M. L. DesIslets curé du Cap de la Madeleine avait invité le Général, quelques jours auparavant, à une bénédiction de cloches pour l'église nouvelle de sa paroisse.

“ Cette paroisse est la plus ancienne de tout le district. Elle date des premiers temps de la colonie. On y voit, encore très-bien conservée, l'ancienne résidence des Jésuites, bâtie au milieu du dix septième siècle, ainsi que leur moulin qui est encore en fonction et l'un des meilleurs que nous connaissons. On voit encore en cette paroisse, l'ancienne église en pierre élevée par les colons, il y a près de deux siècles. C'est une des plus vieilles

églises qui reste au pays, du temps de la domination française. Les paroissiens ont voulu la conserver comme une relique des temps passés. La cloche qui a toujours servi jusqu'à ces derniers jours a été baptisée en 1713 et a pour parrain le baron de Bécancourt et pour marraine, son épouse Charlotte LeGardeur, dont les noms sont gravés au poinçon à l'intérieur.

“ La vieille noblesse française du district des Trois-Rivières, dévoté à la patronne, la grande sainte Marie Magdeleine, à l'exemple de ses aïeux de France, venait faire baptiser ses enfants en cette paroisse, comme les anciens registres en font foi.

“ M. le Curé crut que les parrains et marraines des nouvelles cloches seraient heureux de compter parmi eux le Général Marquis de Charette l'illustre défenseur du St. Siège et sa digne épouse, et de voir les noms des nobles visiteurs gravés avec les leurs, sur la grosse cloche nouvelle, à l'exemple de ce qui avait été fait par le baron de Bécancourt. Tous se réjouirent d'une telle pensée. On en fit la proposition au Général et à la Marquise qui acceptèrent avec grâce.

“ Le nom de M. de Charette et de son épouse gravé dans tous les cœurs restera donc aussi gravé sur l'airain sacré.

“ Le Général et sa suite descendirent au petit quai improvisé pour la cérémonie de la bénédiction. Ils se rendirent à la nouvelle église où ils adorèrent le St. Sacrement ; après ils firent la visite du nouvel édifice qu'ils trouvèrent magnifique. Le Général remarqua au portail trois belles statues de la famille que Jésus aimait, Marie-Magdeleine, Marthe et Lazare, ouvrage vraiment artistique dû au ciseau d'un de ses zouaves, M. Hébert.

“ Le Général voulut aussi visiter l'ancienne église, avec ses petites, mais précieuses peintures. Il alla s'agenouiller en compagnie de la Marquise à la chapelle de N-Dame du Saint-Rosaire, l'ancienne confrérie de St. Dominique, qui demande sans cesse le triomphe de l'Eglise. Il y pria avec ferveur.

“ Au sortir de l'église, il contempla avec émotion les fleurs de lys posées sur la croix du vieux clocher par des mains françaises, il y a près de deux cents ans, et qui sont toujours demeurées là. Il jeta un coup d'œil rapide sur le manoir seigneurial des Jésuites et le moulin, puis il entra faire visite à M. le Curé et prendre avec sa suite quelques rafraichissements.

“ Pendant ce temps on présenta à la considération des illustres visiteurs d'anciens livres de chant de près de 200 ans, très-bien conservés, et une chasuble finement brodée à l'aiguille par des princesses filles d'un Roi de France. Il y avait aussi là une vieille épée française à deux tranchants, véritable lame de Tolède, qui avait servi contre les barbares Iroquois. On y lisait en vieux caractères d'un côté : *Ne me tirez pas sans raisons*, et de l'autre : *Ne me remettez pas sans honneur*, devise qui caractérise si bien la justice et la noblesse du cœur vraiment français.

“ M. le député fédéral, H. Montplaisir, nouvellement élu, paroissien du Cap et parrain des nouvelles cloches, fut présenté au Général qui l'accueillit très-gracieusement.

“ Le Général laissa sur les registres du Cap sa signature comme souvenir de voyage. La Marquise de Charette et le Marquis de la Rochefoucault, firent de même : précieux témoignage de bienveillance pour la paroisse de Ste. Marie Magdeleine.

“ Le Général y ajouta une médaille d'or très-authentique des anciens rois, pour être incrustée dans la cloche dont il est le parrain, comme un gage indélébile de son affection pour l'Eglise et le peuple du Canada.

“ Pendant la visite du Général, les nouvelles cloches en reconnaissance des illustres parrains et visiteurs firent entendre régulièrement pour la première fois leurs harmonieux accords. On les admira. Le Général et la Marquise restèrent longtemps à l'arrière du vaisseau, pendant le retour, pour les écouter.

“ A l'arrivée du vapeur aux Trois-Rivières le Général et sa suite se dirigèrent sans délai à l'ancienne église paroissiale qu'ils visitèrent avec un soin tout particulier. Le Général et son épouse furent vraiment étonnés de la beauté de son architecture, des souvenirs français qu'ils y rencontrèrent aussi, et surtout de son admirable sculpture. Ils exprimèrent à plusieurs reprises leur stupéfaction, et le désir qu'ils auraient d'avoir dans leurs terres une église aussi française et aussi délicate, une des plus belles en ce genre qu'ils aient jamais vues et qui ne leur paraît surpassée que par la Sainte Chapelle de Paris. Ils partagent en cela l'opinion de Lord Dufferin qui porta sur notre ancienne église un jugement absolument semblable. C'est là un précieux témoignage pour les trifluviens.

“ Les illustres visiteurs se rendirent ensuite chez Son Honneur le Maire où ils passèrent très-agréablement quelques instants. Puis ils descendirent chez M. P. E. Panneton, qui leur offrit avec une urbanité exquise un somptueux souper. Ce fut là que le Général se reposa de son excursion pendant une heure qu'il passa dans une agréable conversation et une bienveillante intimité avec ses anciennes connaissances et leurs familles, et ses nouveaux amis des Trois Rivières.

“ Parmi les personnes qui furent présentées lors de son passage à l'illustre héros de Mentana et de Loigny nous devons mentionner l'hon. J. J. Ross, l'ancien président du Conseil, pour lequel le Général, la Marquise de Charette et le Marquis de la Rochefoucault se montrèrent d'une attention toute particulière.

“ MM. Er. Gagnon et C. Guilbault, ancien zouave pontifical, qui étaient députés par le Cercle Catholique de Québec auprès des nobles visiteurs, leur avaient présenté leurs hommages dès leur arrivée et les avaient accompagnés toute l'après-midi aux Trois-Rivières.

#### DÉPART.

“ Le noble Marquis de Charette, avec sa suite, laissa la ville, ses zouaves trifluviens et la foule encombrant la gare, à 6 $\frac{1}{2}$  heures, le cœur content de son passage au milieu de nous, plein d'admiration pour le peuple canadien, pour sa foi, ses mœurs et ses usages si catholiques et si français.

“ Nous avons eu en plusieurs circonstances la visite de personnages très-distingués. Aucun d'eux n'a soulevé à un aussi haut degré les sympathies et l'enthousiasme de nos populations.

“ Puisse-t-il nous revenir un jour et demeurer plus longtemps. Son passage parmi nous est doux comme un parfum odoriférant qui se fait sentir après le départ. Il porte la bonne odeur du Christ et de l'ancienne mère-patrie.”

### VISITE DU GÉNÉRAL MARQUIS DE CHARETTE A QUÉBEC.

#### ARRIVÉE DU GÉNÉRAL.

Le Général Marquis de Charette arriva le 27 au soir à Québec, vers les dix heures, accompagné de madame la Marquise, du Marquis de la Rochefoucault et de M. N. Renaud, président général de l'Union-Allet. Nous empruntons au *Courier du Canada* les détails suivants :

La gare du chemin de fer du Nord était tellement encombrée de personnes avides de voir l'illustre défenseur de la papauté, qu'il a été très difficile aux passagers de se

frayer un chemin au dehors. Le Général, après avoir reçu les hommages du président et du vice-président du Cercle Catholique, du vice-président de l'Union-Allet (section de Québec), prit place avec ceux qui l'accompagnaient dans un carrosse qui leur avait été destiné.

L'enthousiasme de la foule était indescriptible. Jamais homme politique, jamais personnage important n'a reçu une pareille ovation ; et cependant tout a été spontané. Plus de dix mille personnes sont venues saluer le Général de Charette, poussant des hurrahs frénétiques, acclamant de toutes leurs forces cet homme qui, le drapeau du Sacré-Cœur à la main, s'est illustré sur les champs de bataille pour la défense de sa patrie.

Depuis la gare du Palais jusqu'à l'Hôtel St. Louis, le Général a été accueilli avec le même enthousiasme. Les pompiers de la brigade du feu, dans leur costume de fête, faisaient escorte à la voiture du Général.

#### ADRESSE DES ZOUAVES DE QUÉBEC.

Le 28 au matin, les zouaves de la division de Québec présentèrent au Général l'adresse suivante :

*Au général marquis de Charette, ancien lieutenant-colonel des zouaves pontificaux.*

Général,

Les zouaves pontificaux canadiens de Québec sont heureux et fiers de votre présence au milieu d'eux, mais à côté de la grande joie qui les anime ils ressentent en leur âme une profonde douleur.

Nous nous rappelons avec tristesse l'insuccès de nos combats, les larmes de Pie IX, les attentats sacrilèges dont la Ville Eternelle fut l'objet sous vos yeux.

Vous le savez, pour la cause sacrée de la Papauté, nous avons de grand cœur offert notre vie ; volontiers nous en eussions fait le sacrifice sur les ramparts de Rome ; si Notre Père et Notre Roi nous eut permis de mourir. Mais une parole se fit entendre du Vatican, il fallut mettre bas les armes, et céder devant le nombre.

Général, il vous en souvient, au moment de notre séparation, vous nous adressiez ces mots, l'âme émue et les larmes aux yeux : “ Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. ” Aujourd'hui votre parole se vérifie, loin de Rome et de la France, il est vrai ; mais sur les bords du Saint Laurent, dans la Nouvelle France ; c'est donc ici qu'il nous est donné de vous revoir et de vous presser respectueusement la main. Général, soyez le bienvenu.

Soyez le bienvenu, illustre neveu du héros Vendéen qui versa son sang pour le Roi aux jours lugubres de la grande révolution.

Soyez le bienvenu, brave soldat de Pimodan et de Lamoricière !

Castelfidardo a retenti du bruit de vos exploits, Mentana redira aux générations futures vos prodiges de valeur, la Papauté vous a béni ; vous avez dans l'histoire une place d'honneur parmi les fils les plus dévoués de l'Eglise.

Et la France !... Ah ! votre France, Général, elle n'oubliera pas qu'aux jours de ses malheurs, vous avez généreusement mis à son service cette même épée qui avait défendu à Rome “ la cause de la civilisation et de la liberté du monde. ” Elle rappellera à ses enfants cette mémorable bataille de Loigny où, à la tête de trois cents jeunes zouaves seulement, vous avez tenu en échec une armée vingt fois plus nombreuse, elle leur dira votre glorieux cri de guerre : “ Vive le Sacré Cœur. ”

Général, au moment où nous allons quitter Rome, un grand écrivain, maintenant, hélas ! au déclin de la vie, nous adressa ce touchant adieu : “ Bon voyage fils de France, gardez la flamme de France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Echauffez-en le cœur de vos frères, et qu'ils viennent à leur tour, et qu'après eux viennent vos enfants et vos neveux, conservant cette tradition chevaleresque et chrétienne que les siècles n'ont pu rompre et que vous avez si généreusement rajeunie. ”

Eh bien ! Général, laissez-moi vous le dire : Oui, nous avons gardé les flammes du Christ, nous avons gardé les flammes de Rome, nous avons gardé les flammes de France, et si le dévouement qui nous fut demandé autrefois nous était demandé encore vous trouverez vos anciens soldats et leurs frères prêts à partir pour la Ville Sainte, prêts à marcher sous vos ordres et à combattre sous votre drapeau.

Mais, nous le sentions, c'est maintenant l'heure de la prière plutôt que de la lutte par les armes. L'avenir est gros d'orage, et du côté des hommes nous n'entrevoyons pas d'espoir. Que Dieu daigne écouter nos vœux ardents et donner à l'Eglise des jours meilleurs ! Qu'il ait aussi pitié de la France, notre pauvre et douce France, que toujours nous aimons d'un si grand amour !

En terminant, Monsieur le marquis, nous vous prions d'accepter les souhaits sincères que nous formons pour votre bonheur, pour celui de Madame la marquise, votre digne épouse, et de toute votre famille.

Le Général, dans sa réponse, a provoqué plus d'une fois les applaudissements de ses anciens soldats. Sa parole, toute militaire, va droit au but et fait vibrer les plus beaux sentiments de l'âme.

#### VISITES.

Le marquis et sa suite sont ensuite partis en compagnie du comité de réception pour aller voir le crâne du marquis de Montcalm. Il est allé ensuite voir le drapeau de Carillon chez M. Baillargé, rue St. Louis, puis les nobles visiteurs se sont rendus sur les champs de bataille des plaines d'Abraham et de Ste. Foye, et sont revenus visiter la citadelle.

Vers midi, le Général s'est rendu à l'invitation du Gouverneur général et a dîné avec lui à la citadelle.

Après le dîner, le Général est allé présenter ses hommages à Monseigneur l'Archevêque.

#### AT-CERCLE CATHOLIQUE.

Dans l'après-midi, le Général Marquis de Charette a été reçu par le Cercle Catholique dans ses nouvelles salles. Des drapeaux et des pavillons flottaient dans toutes les rues par lesquelles devait passer le Général; et la foule se pressait partout pour le voir. Sur le frontispice de l'édifice du Cercle on lisait ces mots : *Benedicite sicut deus in caelis dominum deum patrum nostrorum*. Aux fenêtres on voyait quatre bannières parsemées de fleurs de lys, portant chacune les noms suivants : *Castelfidardo, Novara, Viterbe, Mentana*.

Les acclamations de la foule immense rassemblée en face des édifices du Cercle à l'arrivée du Général; lui ont fait voir toute la joie et l'enthousiasme que sa présence faisait naître dans les cœurs catholiques et canadiens.

Voici l'adresse du président du Cercle Catholique, M. le chevalier Vincellette, l'un des plus fervents apôtres de la cause sainte au Canada.

*Au général marquis de Charette, ancien lieutenant-colonel des zouaves pontificaux.*

Général,

Le Cercle Catholique de Québec vous prie d'accepter l'hommage de sa respectueuse admiration. C'est un des grands jours du cercle que celui où nous avons l'honneur de recevoir l'illustre soldat de l'Eglise et de la France. Une puissante émotion s'est emparée de nos cœurs lorsque l'on nous a dit : le général de Charette vient visiter notre pays et notre ville. Car, pour nous, ce nom est plus qu'un souvenir, c'est un drapeau. En même temps qu'il évoque devant notre imagination les exploits héroïques de la Vendée militaire, qu'il nous rappelle les noms sacrés et glorieux de Rome, de Mentana, de Castelfidardo et de Loigny, il symbolise à nos yeux la foi, l'honneur et la fidélité. Dans ce siècle, où le matérialisme lève audacieusement la tête, où l'on dresse des autels au succès, où l'on a tous les jours le spectacle de si honteux pros-

ternements, il nous enseigne à rester debout devant les idoles, à mépriser les triomphes de la force, à refuser son cœur et sa parole aux mensonges d'une soi-disant habileté; il nous apprend enfin qu'il y a des défaites plus belles que les victoires et que la honte est à triompher pour l'iniquité, non pas à succomber pour le droit.

Voilà pourquoi, Général, nous sommes si heureux et si fiers de vous posséder en ce moment parmi nous. Ce que nous aimons vous l'avez défendu, ce que nous vénérons, vous avez forcé le monde entier à le respecter par le prestige de votre honneur sans tache; les causes auxquelles nous avons voué nos cœurs, vous avez versé votre sang pour elles. Permettez-nous donc de vous le dire, vous êtes ici chez vous, Général.

Vous avez combattu pour l'Eglise et la France; ce sont les deux mères de notre Canada. Elle nous ont enfantés; à la vie nationale et à la vie religieuse, et sans elles nous n'aurions pas plus nom que d'existence. Le premier découvreur Français qui aborda la plage de Québec, à quelques pas d'ici, prit possession du sol en y plantant une croix ornée d'un écusson bleu et d'or. Ce grand acte fut notre acte de naissance. Et aujourd'hui, fidèles aux souvenirs de notre berceau, nous conservons le double amour de la patrie française et de la patrie catholique. Jugez donc de notre fraternelle sympathie pour ceux qui, gardiens de la vieille tradition et du vieil honneur, unissent indissolublement dans leurs âmes la religion du Christ et le culte de la France, qui n'ont pas cherché à rayer des parchemins de la nation de Clovis, le titre de fille aînée de l'Eglise, et qui n'aspirent qu'à lui voir reprendre dans le monde la réalisation de cette grande parole : *Gesta Dei per Francos*. Oui! vous êtes ici chez vous; vos souvenirs sont nos souvenirs, vos défaites sont nos défaites, vos regrets sont nos regrets, vos espérances sont nos espérances.

Et nous osons ajouter : votre œuvre est notre œuvre. Vous travaillez, ainsi que vos compagnons de lutte, au relèvement de votre pays par l'éducation des classes laborieuses, et la diffusion des vérités sociales et religieuses au sein des populations ouvrières. C'est aussi le but de notre cercle, qui a pris pour devise ces paroles : *In manifestatione veritatis*. La vérité dans l'histoire, la vérité dans la philosophie, la vérité dans les questions économiques qui travaillent le monde moderne, la vérité dans la doctrine, c'est ce que nous recherchons avant tout, et ce que nous tâchons de faire briller, suivant la mesure de nos forces dans le rayon de notre humble sphère. Telle est la fin et la raison de ce Cercle Catholique, dont l'ambition est d'appartenir, d'aussi loin que ce soit, à la famille de ceux qui ont eu pour premier fondateur en France l'illustre Albert de Mun.

Nous avons donc quelque droit de revendiquer une modeste place dans les plis du drapeau catholique, que vous avez fièrement fait planer au-dessus des batailles, au milieu des balles et des boulets, et que vous tenez encore haut et ferme dans la vie civique, comme un signe de ralliement pour l'œuvre du salut national. Et cette identité de principes et de tendances, qui fait notre gloire et notre orgueil, nous rend mille fois plus précieuse votre présence au milieu de nous.

Merci, général, de votre courtoise visite. Daignez agréer pour vous et pour la noble compagne de votre existence, Madame la marquise de Charette, nos souhaits les plus sincères, et l'expression des vœux ardents que nous formons pour votre bonheur et celui de votre famille.

Nous empruntons à la chronique de M. Ernest Gagnon, un ardent ami des zouaves, les belles pages suivantes publiées dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes* :

Le général de Charette est doué d'un talent oratoire tout à fait exceptionnel; ses discours durent ordinairement cinq minutes; cinq minutes d'éclairs, de jets, de traits sublimes. Il parle avec la philosophie d'un penseur, la foi d'un chrétien, le lyrisme d'un prophète, le latinisme d'un soldat. Or nous ignorions tout cela, et nous n'avions pas pris la précaution de le faire suivre d'un sténographe. Ce n'est donc qu'un écho très affaibli des

paroles du Général que nous allons essayer de faire entendre.

“Le moment le plus solennel fut celui où l'on apporta la chasse contenant le crâne du marquis de Montcalm. Spontanément, toutes les personnes présentes se trouvèrent debout, à l'instar du marquis de Charette. Après un instant de muette contemplation :

“Vous êtes heureux, dit le Général, de posséder une si précieuse relique. Cette tête, je la vénère : c'est celle d'un héros. Ce Canada lui doit en grande partie d'être resté ce qu'il est aujourd'hui.... Au moment suprême, il voulut être laissé seul avec son Dieu ; puis il se rappela que la garde de ce pays lui avait été confiée, et il réclama la bienveillance du vainqueur en faveur de sa patrie d'adoption et de ses sauvages.”

“L'album du chapelain ayant été ouvert à la page où se trouve le portrait du duc de Bordeaux (1) :—“Je vois, dit-il agréablement, qu'ici on est réactionnaire !...”

“Au moment du départ, M. le marquis réclama instamment les prières de la communauté.—“J'ai reçu ce matin, dit-il, de très-graves nouvelles de Rome. Vous êtes les avant-gardes de la prière : à vous surtout de prier, et à nous de combattre. Nous sommes sûrs de la victoire de l'Eglise, mais il faut être au poste au moment du danger.

—“L'épreuve est bien longue et bien douloureuse, fit observer, une religieuse.

—“Oui, reprit le marquis, mais il faut être à la hauteur des difficultés. L'épreuve ne doit pas nous abattre. La révolution poursuit sa marche, mais le triomphe est certain. L'Eglise est infailible : elle aura son heure. Les dernières nouvelles donnent à penser que la grande crise se prépare.”

“Ces sentiments de foi profonde, d'intime et inébranlable confiance, écrit une Ursuline, nous pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Tous les cœurs étaient émus. Aussitôt après le départ du Général, avant même que nous eussions quitté le parloir, des pratiques spéciales de dévotion avaient été arrêtées par notre Révérende Mère, et il fut décidé que l'on profiterait des loisirs des vacances pour prendre une double part à la grande lutte de la prière à laquelle on nous avait confiées. Avec plus de ferveur que jamais, nous redirons : “Cœur de Jésus, sauvez l'Eglise et la France !”

“Les visiteurs se rendirent ensuite rue Saint-Louis, au bureau de M. L. G. Baillargé, pour y voir le “drapeau de Carillon.”

M. Baillargé (le découvreur du vieux drapeau) étant retenu chez lui par une indisposition, le Général et sa suite furent reçus par son associé, l'honorable sénateur Pelletier :

Le drapeau de Carillon, qui tombait en lambeaux lorsqu'on le déploya, en 1848, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, est resté, depuis lors, enroulé sur sa hampe ; il est partiellement entouré de rubans qui le préservent d'une complète destruction, et a perdu (du moins la partie exposée à l'air) la couleur bleue ou vert pâle qu'il avait il y a trente ans.

Toutes les personnes présentes restèrent un moment silencieuses ; puis l'illustre Général s'exprima à peu près en ces termes :

—“Que je suis heureux de pouvoir vénérer cette relique !... Je me félicite d'être venu à Québec, où m'attendait ce grand bonheur... La vue seule de ce glorieux symbole de la France d'autrefois valait un voyage au Canada.... Vous m'avez donné, Messieurs, bien des raisons de me réjouir de mon voyage dans votre beau pays, mais j'y serais venu rien que pour contempler ce noble drapeau de Carillon, ce touchant souvenir de Montcalm et de l'ancienne France.”

Le général presse alors sur ses lèvres le drapeau fleurdelisé ; puis il reprend, les larmes dans les yeux :

—“Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai connu les exploits extraordinaires du marquis de Montcalm. De tout ce que j'ai lu à cette époque, les faits d'armes du héros de la Nouvelle-France sont ce qui m'a le plus frappé, ma jeune imagination. Je me suis enthousiasmé à ces récits !... De tels exemples ont une influence décisive sur la carrière d'un jeune homme.... Et dire que j'ai le bonheur de vénérer aujourd'hui ce drapeau, témoin de tant de vaillance et qui a abrité tant de gloire !... Ce jour où il m'est donné de m'incliner devant la précieuse relique de Montcalm si pieusement conservée par les dames Ursulines, puis de contempler cet étendard fleurdelisé qui dit tant à mon cœur, qui parle si haut de la valeur de nos ancêtres, qui rappelle les grandes œuvres de la France sur ce continent,—ce jour est certainement un des plus beaux jours de ma vie !...”

L'honorable M. Pelletier prend alors la parole, et dit :

—“Je crois qu'il m'est permis de faire en ce moment ce qui ne s'est jamais fait. M. Baillargé lui-même m'en saura gré, j'en suis sûr.”

Le Général, madame la marquise de Charette et M. le marquis de la Rochefoucauld reçoivent alors chacun un petit fragment du drapeau de Carillon ;

—“Merci ! merci ! dit le Général : vous ne sauriez m'offrir un cadeau plus précieux.... Je vais en faire deux parts, l'une que je porterai toujours sur mon cœur, l'autre que je remettrais à qui de droit !”

“Ah ! cet étendard sera encore un jour celui de la France, j'en ai la ferme espoir. Il devra être aussi celui de l'Eglise, car il ne faut pas séparer l'Eglise de l'Etat. C'est avec ce drapeau qu'il faudra faire la guerre à la franc-maçonnerie....”

“Au moment de quitter Rome, à la prière même de Pio IX, nous nous sommes réunis, mes compagnons et moi, autour de notre drapeau. Nous l'avons parlé entre nous... et nous avons promis de revenir, nous ou nos représentants, au premier appel du Souverain Pontife, et de rapporter à Rome chacun des fragments que nous emportons sur nos cœurs, pour les réunir, et marcher encore sous notre même bannière d'autrefois... Ce fragment du drapeau pontifical que je porte toujours sur moi et ce fragment du drapeau de Carillon, je vais les unir ensemble. Ce sont des reliques dignes l'une de l'autre : je ne les séparerai pas !...”

M. le sénateur Trudel, prenant alors la parole, remercia le général de Charette de ses bonnes et éloquentes paroles :

—“Dans une pièce intitulée *Le drapeau de Carillon*, ajoutait-il, un de nos meilleurs poètes a dit des choses admirables, mais il n'a rien dit de plus beau que ce que nous venons d'entendre.”

Le Général était visiblement ému. Il répondit en peu de mots, mais il le fit de manière à communiquer aux auditeurs l'émotion qu'il ressentait, et à prouver que l'adresse était un écho fidèle de ses sentiments et de ses espérances. “On appelle le Canada la Nouvelle-France, dit-il, mais c'est la vieille France, la France catholique que je retrouve.” Faisant allusion à la position actuelle de la France, il a dit qu'il avait foi dans le triomphe des principes catholiques. Les classes dirigeantes reviennent à ces principes, se font gloire de les proclamer. Et comme la révolution part toujours d'en haut et non d'en bas, le temps n'est pas éloigné où nous verrons le peuple acclamer ceux qui se sont enrôlés sous l'étendard de la contre-révolution.

Le Général est ensuite monté sur la balustrade pour adresser quelques mots à la foule ; en terminant il a proposé trois vivats pour le Saint-Père et trois pour la *vieille France* de Québec ; puis la foule a poussé spontanément

(1) Aujourd'hui Mgr. le comte de Chambord.

trois hourrahs énergiques pour le Général de Charette, le vaillant défenseur du Pape.

#### AUX CHUTES MONTMORENCY.

Le départ pour les chutes Montmorency a eu lieu ensuite. Dans le premier carrosse étaient le Général Marquis de Charette, M. le chevalier Vincelette, M. le sénateur Trudel et M. N. Renaud, président général de l'Union-Allet. Dans le second, madame la marquise de Charette, madame Vincelette, M. Landry, député de Montmagny et M. Thomas Châpays, avocat, secrétaire privé du lieutenant-gouverneur. Dans la troisième voiture, M. le marquis de la Rochefoucauld et M. le Recorder Déry.

Puis venaient les zouaves et les membres du Cercle Catholique. Le Général a beaucoup admiré la chute Montmorency et les marches naturelles.

#### ILLUMINATION A BEAUPORT.

Au retour le Général a été prendre le dîner à la villa Mastai, puis s'est rendu dans la soirée chez M. le président du Cercle Catholique, Surintendant de l'asile de Beauport, où les membres du Cercle Catholique étaient réunis. Une foule innombrable envahissait les parterres magnifiquement illuminés.

L'effet de l'illumination était féérique. A part les lanternes vénitienes suspendues dans les arbres, les drapeaux aux armes pontificales et aux fleurs de lys, la foule a admiré les initiales du marquis de Charette tracées au moyen de lampions en verre de couleur.

L'Union Musicale a contribué par ses chants à relever l'éclat de la fête, pendant que la musique de la batterie A faisait entendre, dans les intermèdes, des airs appropriés à la circonstance.

Trois ballons, portant les noms de Mentana, Loigny, Patay et parsemés de fleurs de lys ont été lancés dans l'espace.

Malheureusement la pluie a empêché le feu d'artifice et a forcé la foule à se retirer. A onze heures, le Général quittait les membres du Cercle Catholique, déclarant qu'il était enchanté de la réception qu'on lui avait faite et qu'il en emportait les plus doux souvenirs.

#### MESSA A LA BASILIQUE.

Le 29, jour de la Saint Pierre et Saint Paul, le Général a assisté à la messe de huit heures à la Basilique. Des fauteuils spéciaux avaient été préparés au haut de la nef et des drapeaux flottaient à la voûte. Le Général était presque mécontent de l'honneur qu'on lui rendait, et ce n'est qu'aux instances de M. l'abbé Bélanger, vicaire de la Basilique, qu'il a consenti à prendre place sur le fauteuil qui lui était destiné. Sa grande humilité lui faisait oublier que cet honneur était dû au vaillant défenseur du Pape.

Pendant la messe, l'Union Musicale a chanté *Tu es Petrus*, et le cantique *Pourquoi ces vains complots*. Madame Moïse Burroughs a chanté avec son talent habituel l'*Ave Maria* de Gounod. La voix de Mlle Burroughs a été beaucoup admirée par madame la marquise de Charette. M. Gustave Gagnon tenait l'orgue.

#### DÉPART.

Dans la journée, le Général de Charette a été faire une promenade en compagnie des zouaves chez les Hurons de Lorette, et à cinq heures il quittait Québec par le bateau de Montréal. Les zouaves et les membres du Cercle formaient une double haie sur le quai, et au départ du bateau la foule a poussé une dernière fois des vivats répétés en l'honneur de ce noble défenseur du Saint Père.

#### ADIEUX.

Les adieux de nos illustres visiteurs sont contenus dans les deux lettres qui suivent que le président général de l'Union-Allet a reçues après le départ du Général et de ceux qui l'accompagnaient.

Niagara, 2 juillet 1882.

M. le président,

Je ne veux pas quitter le Canada, où je laisse la meilleure partie de mon cœur, sans vous remercier du chaleureux accueil que vous avez fait à votre colonel. Soyez mon interprète auprès de tous les zouaves; dites leur que je les ai retrouvés tels que je les avais laissés il y a douze ans, et que je compte sur eux comme ils peuvent compter sur moi.

Il faut que le principe que nous avons le grand honneur de servir, et pour lequel nous répandrons tout notre sang, s'il le faut, soit bien grand pour attirer sur nos zouaves de tels honneurs, et susciter de tels enthousiasmes.

Souvenez-vous qu'il faut que, phalange serrée autour du drapeau, vous soyez toujours au premier rang pour défendre les intérêts de l'Eglise et de son clergé. Ce sera la meilleure manière de prouver votre patriotisme.

Offrez à tous, de l'habitant au seigneur, l'expression de ma plus vive reconnaissance, et dites-leur bien que mon cœur de catholique et de soldat ne les oubliera jamais.

Un souvenir spécial au sénateur Trudel, qui nous a fait les honneurs de son beau pays avec une amabilité toute canadienne. Souvenez-vous qu'il a été un des premiers organisateurs du comité qui a envoyé les zouaves à Rome.

Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,  
CHARETTE.

Chicago, 5 juillet 1882.

M. N. Renaud, Président de l'Union-Allet.

Mon cher monsieur,

Je ne proposais de vous écrire avant de franchir les frontières canadiennes; j'en suis déjà bien loin et ne l'ai point encore fait. Permettez-moi de réparer aujourd'hui, non cet oubli, mais ce retard involontaire. Ce n'est pas que je veuille essayer de vous exprimer toute ma gratitude pour le bienveillant accueil et les gracieuses attentions dont j'ai été l'objet de votre part pendant mon séjour au Canada, ce serait trop difficile; je veux seulement, en vous remerciant du fond du cœur, vous dire que j'en ai été vivement touché et que je ne l'oublierai de ma vie.

Ne pouvant, comme je le voudrais, écrire à tous vos amis du Canada, je vous prie d'être mon interprète auprès de chacun d'eux, et en particulier de M. le sénateur Trudel, de MM. de Montigny, chevaliers Vallée et LaRocque, Drolet, McGown, et tous les autres enfin qui m'ont témoigné avec vous tant d'affectueuses sympathies.

Au revoir, cher monsieur et ami. Croyez bien à tous mes sentiments reconnaissants et dévoués.

MARQUIS DE LA ROCHEFOUCAULD-BAYERS.

#### ECHO DE FRANCE.

Cet écho nous est apporté par *L'Espérance du Peuple*, donnant un compte-rendu du banquet royaliste du 6 août 1882, à Nantes.

Nous ne pouvons résister au désir d'en publier une partie :

DISCOURS DE M. LE COMTE DE MONTI.

Tous les ans, me disais-je, nous venons, plus empressés que jamais, célébrer la fête de notre auguste chef, et crier au fond de l'âme : vive le Roi !

Tous les ans, le 15 juillet et le 29 septembre, nous nous réunissons aux pieds des autels pour supplier le ciel

d'avoir pitié de la France et de la bénir, en faisant remonter sur le trône celui auquel seul le trône appartient, et que la Révolution a éloigné.

Eh bien, messieurs, parce que, depuis plus de cinquante ans, les générations royalistes se succèdent sans voir le triomphe..., parce que nos vœux et nos prières ne sont pas exaucés, et que nous voyons, au contraire, la révolution grandir de plus en plus et nous envahir de toutes parts, devons-nous désespérer de l'avenir?... Non, cent fois non !. Je vous l'ai dit souvent et je vous le redirai sans cesse: ce qui fait que notre espérance est invincible, c'est que notre cause est véritablement celle de Dieu; la devise inscrite sur notre drapeau sans tache est: Dieu et le roi; puis, ce que nous demandons à Dieu, c'est que son règne arrive, c'est-à-dire le règne du droit, de la vérité, de la justice...

Ce que nous demandons, c'est la liberté de l'Eglise et de son auguste chef... C'est la grandeur et la prospérité de notre malheureuse patrie.

Ce que nous demandons encore, c'est qu'en France Dieu rentre en maître, afin que le petit-fils de saint Louis puisse y régner en roi.

Donc notre cause est bien celle de Dieu, et un jour viendra, et je ne le crois pas éloigné, où le ciel, touché par nos prières et par nos larmes, fera rentrer dans son repaire la république qui le blasphème, martyrise nos prêtres, chasse nos religieux et nos religieuses... la république... qui brise et foule aux pieds les crucifix et nous donne ces lois athées qui, si nous n'avions pas l'énergie d'y résister, nous conduiraient fatalement à voir toutes nos églises fermées.

Donc, messieurs, espérance et foi... et à ceux qui nous demanderaient comment nous pensons que le triomphe nous sera donné, nous répondrons... que si les desseins de Dieu sont impénétrables, et qu'à lui seul sont réservés les secrets de l'avenir dans la question qui nous occupe, il nous montre par le roi que nous acclamons, par ce qui se passe autour de nous, et parce que nous avons vu se dérouler sous nos yeux, que notre espérance doit être plus grande que jamais.

Serait-il possible, en effet, qu'un prince dont la haute intelligence et les éminentes qualités ne peuvent être égalées que par son dévouement à l'Eglise et à la France, viendrait à disparaître en exil? Si M. Hervé-Bazin s'est réservé l'honneur de vous parler du roi, il me permettra d'exprimer d'avance toute sa pensée, en vous disant que ce digne descendant de tous ces rois qui ont fait la carte de la France est bien celui que Dieu nous montre comme le sauveur qui nous sera donné.

Puis, voyez ce qui se passe autour de nous... La machine gouvernementale craque de toutes parts, car tous ses rouages sont pourris ou vermoulus.

Les grands et les petits ministères ne sortent un instant du bourbier où ils se culbutent les uns les autres, que pour y rentrer et s'y enfoncer de plus en plus.

La valeur des grands hommes que la république forme à son image ne peut être appréciée par nous, que par le nombre des millions qu'ils nous ont pris, et dont ils ne peuvent ni ne veulent nous rendre compte.

Aussi, messieurs, les hommes de tous les partis, qui aiment vraiment leur pays, se détournent-ils avec dégoût de la république et viennent en grand nombre se ranger autour du roi qui, sans récriminations sur le passé, leur ouvre et ses bras et son cœur.

Enfin, messieurs, ouvrez l'histoire contemporaine, et vous pourrez vous dire: Qui aurait pensé, le 14 juillet 1830, que ce roi qui venait, par la conquête d'Alger, d'ajouter un si magnifique fleuron à sa couronne, quitterait 15 jours après le sol de son ingrate patrie?

Qui aurait pu croire que celui que l'on appelait si

faussement le roi du peuple, serait si brusquement précipité du trône par ce même peuple qui l'y avait fait monter.

Et, au mois de mai 1870, quand 8 millions de voix étaient données à Napoléon, on aurait traité d'insensé quiconque serait venu nous dire que quelques mois après, le même Napoléon serait chassé dans les conditions si honteuses où il l'a été.

Mais je m'arrête, messieurs, car j'ai déjà retardé trop longtemps le plaisir que vous allez avoir à entendre notre éminent conférencier.

Vous voyez donc bien qu'il nous est montré plus que jamais que l'homme s'agit et Dieu le mène.

Dieu bénira certainement une cause qui est la sienne, et quand l'heure que nous demandons sera arrivée, une petite pierre viendra briser, non pas tous ces colosses, mais tous ces Pygmées aux pieds d'argile qui nous gouvernent.

Préparons-nous au triomphe; entourons plus que jamais le roi et son blanc drapeau, de notre fidélité, de notre soumission, de notre discipline et de notre dévouement sans bornes; et si, dans l'orage qui semble prêt à fondre sur nous, nous venions à disparaître, que notre dernière pensée soit pour Dieu et notre dernier cri: Vive le roi !.....

(Cris et bravos répétés: Vive le roi !)

#### DISCOURS DE M. HERVÉ BAZIN.

Vive la France! messieurs, et vive le roi Henri! (Applaudissements, cris: Vive le Roi! Vive la France!)

Ces deux mots sont indissolublement unis dans notre pensée et dans nos cœurs, nous aimons le roi parce que nous aimons la France, (Applaudissements, bravos) et nous servons le roi parce qu'en le servant, nous travaillons pour la France. (Applaudissements répétés.)

Si quelque chose doit nous surprendre, c'est que cette vérité ne soit pas encore admise par tous les hommes sérieux. Beaucoup s'imaginent que nous ne sommes royalistes que par tradition de famille ou par attachement personnel au prince, et ne veulent pas voir que nous le sommes aussi par raison, par réflexion, par esprit politique et par amour pour la patrie! (Applaudissements.)

Vous qui m'écoutez, vous le savez cependant, messieurs: nous hâtons de toutes nos forces le rétablissement de la monarchie traditionnelle, parce que nous sommes convaincus qu'après tant d'épreuves, de bouleversements et d'humiliations, la monarchie seule peut rendre à la France, non pour quelques années, mais pour un long avenir, son repos, son rang devant l'Europe, son honneur et ses libertés nationales. (Applaudissements, bravos.)

C'est une vérité qui pourrait être scientifiquement démontrée. Il ne s'agit plus, en effet, de savoir si la république convient à la France, et si nous pouvons nous arranger de ce faux parlementarisme qui, de crise ministérielle en crise présidentielle, nous conduit à l'anarchie ou nous ramène à la Commune? (Oui! c'est vrai, applaudissements.) La preuve est faite: et cette preuve, sur le grand livre de notre histoire, a été trois fois écrite, depuis un siècle, en lettres de sang et en lettres de feu! (Salves d'applaudissements.)

Pour tous ceux qui ne sont pas tombés lâchement dans le scepticisme politique, et qui rêvent encore des jours glorieux pour la nation française, il ne reste donc qu'à se rallier derrière le chef de la maison de France, derrière le seul représentant du principe monarchique, c'est-à-dire derrière Henri V. (Oui, oui, vive le roi! vive Henri V!)

Hors de là, messieurs, il n'y a pour notre patrie qu'une longue série d'aventures et une irrémédiable décadence. C'est pourquoi le roi, dont nous célébrons joyeusement

la fête, s'écriait en 1874 : "Je suis prêt aujourd'hui comme je l'étais hier," et lorsqu'il affirmait solennellement qu'il n'est point un parti et ne veut pas revenir pour régner par un parti, le prince ajoutait : "Ma personne n'est rien, mon principe est tout !" (Applaudissements.)

"Ah ! messieurs, qu'il nous soit permis d'examiner ici votre pensée. Certes, le principe est tout, et la France sera sauvée quand elle le comprendra ; mais la personne royale est beaucoup, et tous ceux qui ont eu le bonheur de voir le roi, de s'entretenir avec lui, tous ceux qui ont lu ses déclarations et ses manifestes, savent qu'Henri V sera le digne successeur des Henri IV et des Louis XIV. (Bravos.—Applaudissements.) De sorte que nous pouvons dire avec Bossuet : "C'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révere la majesté !" (Applaudissements prolongés.)

L'année dernière, au banquet d'Angers, j'avais l'honneur de résumer le programme royal, et de retracer les grandes lignes du gouvernement monarchique, héréditaire et représentatif que le roi rétablira parmi nous. Je voudrais, cette année, profiter de la réunion solennelle à laquelle vous avez bien voulu me convier, pour étudier avec vous les résultats du mouvement royaliste et les causes de notre invincible espérance.

Après les déplorables événements de 1873, les républicains eurent la cause monarchique définitivement vaincue, et profitèrent, non sans habileté, du découragement qui s'était emparé de quelques-uns de nos amis ; mais voici qu'après moins de dix ans ils la retrouvent si vaillante et si forte qu'ils recommencent à s'effrayer et à diriger contre elle tous leurs coups. Cette renaissance du royalisme tient à deux causes : d'abord à la force même du principe que nous défendons, et ensuite aux moyens d'action que nous avons mis en œuvre depuis quelques années.

Vous connaissez ces moyens d'action : nous avons employé tour à tour la presse et la parole.

Les journaux royalistes n'ont pas cessé de combattre ; ils ont vaillamment fait leur devoir. (Applaudissements.) De nombreuses publications populaires sont venues en même temps seconder l'œuvre de la presse. Aussi devons-nous payer aux écrivains royalistes un juste tribut de reconnaissance. (Applaudissements. Vive la presse royaliste !)

Mais l'arme nouvelle des royalistes a été la parole, dans ces conférences publiques ou privées et dans ces banquets politiques où les hommes de cœur et les hommes de foi se pressent de plus en plus nombreux, de plus en plus confiants dans le succès final. (Applaudissements ; cris : Vive le roi !)

D'anciens orateurs, déjà renommés pour leurs succès dans le Parlement ou dans le pays, d'une expérience consommée, maîtres de leur parole et de leur pensée, nous ont donné l'exemple et ont emporté les fortes positions. À leur suite s'est élancée, ardente et joyeuse, toute une milice de jeunes orateurs qui sont venus donner à la cause monarchique le concours de leur talent ou de leur bonne volonté. Dans tous les départements, et en certaines régions, dans tous les arrondissements, dans tous les cantons, ils ont été parler au peuple, au vrai peuple des villes et des campagnes, et ils n'ont pas peu contribué à renverser ce mur de fer que la république prétendait élever entre la France et l'Église, entre la France et son roi. (Applaudissements. Vive le roi !)

Eh bien ! messieurs, tous ces efforts de la presse, des écrivains, des sociétés populaires ou des orateurs, sont-ils restés sans résultats politiques ?

Ne le croyez pas. (Noh ! non ! applaudissements.) tout travail rationnel porte ses fruits, mais surtout celui qui n'a d'autre but et ne cherche d'autre récompense que le bien du pays. Nous avons déjà obtenu un résultat que chacun peut apprécier : le royalisme constitue peu à peu ses cadres, qui restent toujours ouverts pour les nouvelles recrues ; il est partout sur la brèche, et dans tous les pays où la propagande a été sérieusement faite et où des conférences ont eu lieu, le nom du roi est devenu populaire et la solution monarchique est attendue impatientement. (Bravos. Vive le roi !)

Aussi pouvons-nous le dire : si les royalistes n'ont pas fait la monarchie, ils ont du moins préparé le terrain pour son prochain rétablissement. (Applaudissements.)

Il y a quelques jours, on parlait devant un homme d'Etat, très connu, qui malheureusement n'est pas des nôtres, de nos conférences et de nos réunions multipliées, et l'un de ses familiers, homme frivole, incapable de juger autrement que sur les apparences, prétendait que nous nous perdions en efforts superflus : "Ne vous y trompez pas, répondit vivement l'homme d'Etat. Si les royalistes continuent à travailler de la sorte, avec un peu d'adresse, ils gagneront la partie !" (Rires et applaudissements.)

Eh bien, oui, messieurs, nous la gagnerons cette partie terrible engagée depuis cent ans entre l'ordre et l'anarchie, la liberté et la servitude, la légitimité et la Révolution ! (Applaudissements.) Nous la gagnerons à force d'énergie et de persévérance, en travaillant, en étudiant à fond toutes les questions politiques et sociales, en préparant les réformes auxquelles la France honnête aspire ; nous la gagnerons enfin, parce que nous avons à notre service une force morale qui vaut encore mieux que l'adresse, qu'Henri de France appelle l'Honnêteté. (Applaudissements répétés.)

Cependant, messieurs, si nous n'allons pas plus vite, si nous ne faisons pas de progrès plus rapides, n'est-ce pas un peu notre faute ? Avons-nous écouté les conseils du roi ? Avons-nous toujours suivi ses instructions ? Faisons maintenant un retour sur nous-mêmes, et interrogeons notre conscience :

En premier lieu, avons-nous fait tout ce que nous pouvions faire ? Rappelez-vous ce que le roi disait en 1850 : "C'est en renonçant à une vie oisive, en travaillant au bien-être du peuple, et en protégeant ses intérêts, que nos amis doivent conquérir cette influence salutaire qui peut devenir un jour si utile au pays." (Applaudissements.)

Certes, depuis cette époque, un grand pas a été fait en ce sens. Des liens d'affection, des relations journalières, impliquant le mouvement chrétien d'une part, la reconnaissance de l'autre, se sont établis partout, comme autrefois, entre les patrons et les ouvriers, les propriétaires et les fermiers : bienfaisante harmonie, que la révolution avait détruite et qui portera un jour tous ses fruits. (Oui ! oui ! bravos !)

Mais que nous sommes loin d'avoir rempli tous nos devoirs de citoyen ! Combien d'hommes restent inactifs alors qu'ils pourraient sauver la commune qu'ils habitent en faisant un peu de propagande, en distribuant quelques journaux ou quelques brochures, en organisant une conférence ou en acceptant les mandats municipaux ! Combien laissent grandir la marée montante de l'irréligion et du fanatisme jacobin, et restent sourds à tous les appels qui leur sont faits ! Puissent-ils comprendre enfin que la richesse a une mission sociale, qu'ils sont responsables de leur fortune, et que l'homme riche qui ne cherche qu'à jouir de ses revenus, et ne voit rien au-delà, commet un crime de lèse-patrie ! (Sensation prolongée.—Applaudissements répétés.)

En second lieu, messieurs, ceux qui agissent, suivent-

ils cet autre conseil du roi qui écrivait, à la même époque, ces deux lignes admirables, renfermant à elles seules tout un programme : "J'applaudirai toujours aux efforts qui seront faits pour rapprocher et unir entre elles toutes les classes de la nation. (Applaudissements. Vivé le roi!)"

Je ne veux parler en ce moment ni du peuple que les violences républicaines éclairent de plus en plus, ni de la noblesse dont le rôle fut si grand dans notre histoire, et dont la fidélité aux deux grandes causes religieuses et royales fera de nos jours l'éternel honneur. (Bravos répétés. Applaudissements.) Mais il est d'autres classes sociales auxquelles il faut aussi faire connaître le roi et son programme. Je veux parler surtout de cette grande bourgeoisie française, l'amie fidèle et l'auxiliaire de l'ancienne monarchie.

Ah! messieurs, la bourgeoisie française! De quel éclat elle brillait aux grands jours de Bouvines et de Taillebourg, refoulant, avec Philippe-Auguste ou saint Louis, l'Allemand dans ses forêts et l'Anglais dans la mer! (Applaudissements.) Quels lauriers immortels ses hommes d'armes cueillaient sur ces champs de bataille qui reculaient sans cesse les frontières de la patrie! De quelles libertés elle s'entourait, à l'abri de la royauté, dans ces siècles des Communes, dont les historiens modernes nous retracent l'éblouissant tableau! (Bravos.—Applaudissements.) Aussi, c'est elle, la vaillante bourgeoisie, qui veillait sur la personne du prince! c'est elle qui gardait l'oriflamme à Saint-Denis! (Applaudissements.) c'est elle qui le sortait aux jours de danger public et qui le portait dans les combats! Jusque en 1789, elle sut garder intactes son influence et ses traditions; et quoi qu'en ait dit Sieyès, ce célèbre brouillon, (Rires) le Tiers-Etat était tout ou à peu près tout à l'ouverture des Etats Généraux!

L'histoire des assemblées provinciales et de l'Assemblée Constituante le prouve assez: la classe vraiment prépondérante en 1789, n'était ni la noblesse ni le clergé, mais cette partie du Tiers-Etat, renfermant une multitude d'hommes éminents, des magistrats, des écrivains, des savants, des hommes de loi, des propriétaires, des commerçants ou des magistrats municipaux, capables d'exercer le pouvoir politique et l'exerçant réellement.

Mais il semble qu'en perdant son guide et son ami, le Roi et la Royauté, le Tiers-Etat ait perdu sa force, et voici qu'aujourd'hui la Révolution se retourne contre la bourgeoisie, l'écarte violemment de la politique et des affaires, et prétend l'ensevelir sous les ruines de son glorieux passé. (Profonde sensation. Applaudissements.) Mais il n'en sera pas ainsi, Messieurs! La renaissance du Tiers-Etat est nécessaire au relèvement de la France et au solide rétablissement de la Monarchie. (Bravos. Applaudissement.) Je ne fais que traduire, en parlant ainsi, la grande pensée du Roi, qui veut reprendre, en lui restituant son véritable caractère, le mouvement national de la fin du dernier siècle, et soyez sûrs que le retour d'Henri V marquera le premier pas fait en avant par la bourgeoisie françaises d'aujourd'hui. (Applaudissements prolongés. Cris de: Vivé le Roi!)

Mais c'est assez parler du passé: jetons maintenant les yeux sur le présent et sur l'avenir.

Quelle doit être notre attitude vis-à-vis du gouvernement républicain?

Sur ce point, notre conduite est toute tracée.

L'opposition que nous faisons à la République est et restera irréconciliable. (Oui! oui!—Applaudissements prolongés.)

E pourquoi ne nous raillerions-nous jamais à la République, pas plus au régime actuel qu'à une République soi-disant modérée, gouvernée par ces hommes du centre gauche qui vivent perpétuellement dans le bleu ou dans

le convenu (Rires approbatifs) les Waddington ou les Jules Simon?

Pourquoi, Messieurs?

Pour deux raisons: une raison d'expérience et une raison de droit.

Nous sommes irréconciliables pour une raison d'expérience, car voici trois fois que la république s'abat sur le sol français et trois fois elle l'a couvert de ruines. (Applaudissements.) En 1793, c'est la Monarchie qui s'écroule et l'échafaud qui la remplace! En 1848, c'est l'anarchie, c'est le socialisme, ce sont les effroyables journées de Juin! Vingt-deux ans plus tard, en 1871, c'est la Commune avec ses horreurs, c'est l'incendie de la Capitale, c'est le massacre des otages! Et aujourd'hui c'est la guerre, je devrais dire la chasse à toutes les libertés, c'est la mise hors la loi des catholiques, c'est l'instabilité politique, c'est une succession déplorable de ministères; c'est, à l'extérieur, la faillite de l'honneur et du pavillon français; c'est, à l'intérieur, une poignée de furieux ou d'hypocrites opprimant les neuf-dixièmes de la nation. (Applaudissements répétés. Vive le Roi!)

Voilà la République, et les raisons de notre hostilité!

Mais ce n'est pas tout: nous sommes irréconciliables pour une raison de droit. Oui, Messieurs, en servant la cause du Roi contre la République, nous servons l'imprescriptible droit qui repose sur la tête d'Henri de France. Oh! je sais bien qu'après tant de révolutions la plupart de nos concitoyens font bon marché du droit et de la justice politique: l'école utilitaire a profité de nos malheurs pour envahir nos foyers. Mais ce sera justement l'honneur des légitimistes d'avoir maintenu le principe national, et défendu, dans une lutte demi-séculaire, le droit inhérent à la personne du Roi. (Applaudissements, bravos.) C'est le principe, c'est ce droit, que nous ne trahirons jamais!

Et voilà pourquoi, Messieurs, tout personnage qui voudra s'asseoir sur le siège dont M. Grévy descendra dans quelques jours ou dans quelques mois (rires et applaudissements), nous trouvera tous, debout, devant lui, prêts à continuer la lutte jusqu'au jour où la nation, désabusée par un siècle d'aventures, rappellera de son plein gré l'héritier de nos Rois.

Mais notre politique ne sera pas seulement irréconciliable: elle sera vaillante, habile, honnête. Dans la grande mêlée politique qui doit amener un dénoûement prochain, nous resterons étroitement unis, car l'union des honnêtes gens est plus que jamais nécessaire, et nous saurons combattre avec méthode et discipline.

C'est par là que je veux conclure, Messieurs, car l'union et la discipline sont la force des armées et le gage de la victoire.

Que diriez-vous d'une armée dont les officiers discuteraient sur le champ de bataille les ordres du général et s'en iraient à leur guise, les uns à droite, les autres à gauche? (Rires). Que diriez-vous d'un lieutenant auquel le général enverrait l'ordre d'attaquer ou de défendre une position, et qui refuserait d'obéir sous prétexte que le général se trompe et qu'il faut mieux combattre d'une autre façon? (Nouveaux rires). Vous diriez: ce lieutenant est coupable et cette armée est vaincue d'avance! Vous auriez raison, Messieurs, et c'est pourquoi nous agirons autrement. Nous avons un chef expérimenté, prudent, qui voit les choses de haut, qui sait de quel côté il faut porter les coups et qui nous transmet ses instructions par des hommes dont la fidélité, vieille de 30 ou 40 ans, est à l'abri de tout soupçon! (Bravos; applaudissements répétés.) Nous écouterons sa voix, nous suivrons ses conseils et nous nous tiendrons en rangs pressés autour du Roi qui porte le glorieux drapeau sur le plus du-

quel sont écrits ses mots : Dieu, la France et la Liberté ! (Applaudissements. Vive le Roi !)

Encore un peu de patience et de courage, mes chers amis : la République s'en va ! (Bravos ! oui ! oui ! Vive le Roi !) Il se répand en l'air comme une odeur de cadavre, (Rires et applaudissements) et des signes bien connus dans l'histoire prouvent que l'heure approche, où le suicide républicain sera accompli ! (Sensation. Applaudissements). Bientôt, Messieurs, bientôt le Roi de France reviendra, aux acclamations de tous, avec le cortège de tout ce que la patrie compte encore d'honnête, entouré de conseillers intègres, ralliant tous les partis, rassurant à la fois les intérêts et les consciences, et regagnant vite, comme Henri IV, le temps perdu par deux générations ! (Applaudissement et bravos).

A la France, Messieurs ! A la France et au Roi ! (Salves d'applaudissement.—Bravos). Vive le Roi ! Vive la France !

Les bravos redoublent en l'honneur de la France, du Roi et de l'orateur.

Tout à coup le général de Charette remplace l'éloquent professeur de la Faculté d'Angers ; alors l'enthousiasme ne connaît plus de bornes, ce sont des bravos, des acclamations sans fin ; les mouchoirs s'agitent, les chapeaux sont lancés en l'air. Vive le Roi ! Vive Charette ! Vive les Zouaves ! Vive le Général ! L'enthousiasme est indescriptible.

“ M. de Charette n'est point un orateur correct, châtié comme son prédécesseur, mais qu'a-t-il besoin des procédés ordinaires de l'éloquence ? que ferait-il d'un exorde insinuant ? Il paraît, c'est assez. Sa mâle figure, son air militaire, son œil si clair, sa voix perçante qui vibre comme la fanfare d'un clairon, la gloire de son nom, les souvenirs héroïques qu'il évoque, la mémoire de ses propres exploits, ce qu'il a fait, ce qu'il fera au moment décisif, voilà le meilleur des exordes. Il se lève, un acclame. Sa parole brusque, saccadée, sa diction énergique, décousue, familière ; son geste ample et sans apprêt, constituent une sorte d'éloquence *sui generis*, merveilleusement adapté au vaillant homme de guerre. Ce n'est point un académicien qui prononce une harangue dans une assemblée délibérante ; et si quelqu'un s'avisait de dire : M. de Charette n'est pas un orateur, il mériterait pour toute réponse ce haussement d'épaules : mon ami, tu n'es qu'un sot ! Charette n'est point un rhéteur, c'est un général qui harangue ses troupes, la veille de l'action, ou mieux encore c'est le colonel qui cause avec son régiment, qui enlève ses hommes au moment de l'assaut.

Il les enlève, et merveilleusement ! N'est-ce pas le triomphe de l'éloquence ? demandera-on autre chose à l'orateur le plus puissant ? On comprend qu'une pareille éloquence ne puisse se reproduire sur le papier : supprimez l'homme et vous supprimez l'effet. La pensée reste cependant, ferme, droite, loyale, mais l'épée est au fourreau et vous ne voyez plus le brillant de l'acier ni le tranchant du glaive.

“ Nous ne pouvons reproduire ni l'accent, ni le geste, ni même les mots exacts de cette allocution empoignante ; les auditeurs d'hier soir nous pardonneront notre insuffisance ; mais si nous ne disions rien, ceux qui n'assistaient pas au banquet ne nous pardonneraient pas notre silence. Entre deux maux nous choisissons le moindre. Voici donc à peu près les paroles de M. de Charette :

#### DISCOURS DU GÉNÉRAL DE CHARETTE :

Quel bonheur, mes amis, de vous revoir après un aussi lointain voyage, et de crier avec vous : Vive le Roi !

—Cris frénétiques ! vive le Roi ! Vive Charette !

“ Ce cri sera bientôt celui de la France entière : Vive le Roi !

J'avais beaucoup hésité à faire le voyage du Canada, vu l'état de décomposition où se trouvait le pays, et dans quel état pire encore où je le retrouve !

On ne remonte pas le courant révolutionnaire qui nous conduit à l'abîme.—Il n'y a qu'une solution,—le Roi. (Cris nombreux : vive le Roi !)

Lui seul peut nous amener au port. Toutes les autres combinaisons ne feront que retarder la chute ou la précipiter.

Nous avons pour nous, la prière, les combats—et, pourquoi ne pas le dire,—au milieu du danger, nous catholiques, légitimistes, nous serons au premier rang. (Oui ! oui ! bravo ! vive Charette !)

Quel merveilleux pays je viens de quitter ! C'est la vieille France ayant conservé la légende catholique et monarchique dans toute sa pureté, car le souffle de la Révolution ne l'a pas même effleurée. C'est un grand peuple. De 60,000 qu'ils étaient le jour de la conquête, les Canadiens sont aujourd'hui un million cinq cent mille.

Doués d'une force d'expansion extraordinaire, partout où ils vont, nos frères du Canada plantent le drapeau de la Croix, à l'ombre duquel ils font respecter le nom canadien-français.

Ils ont conservé nos mœurs, nos coutumes, notre langue et jusqu'à notre patois de la Loire-Inférieure. “ Général, me dit un jour un Canadien, prenez garde à votre habit, il mouille un petit brin.” (Rires.) J'étais si content que je l'ai embrassé.

Ah ! que je suis heureux et fier d'être l'humble intermédiaire entre les Canadiens et vous ; il me semble, en me retrouvant ici, n'avoir pas quitté le Canada. C'est le plus beau compliment que je puisse vous faire.

Permettez-moi de vous lire un toast qui vous exprimera les sentiments de ce peuple admirable. N'oubliez pas qu'il a été porté par un journaliste républicain. (Le Général lit une partie du toast porté par M. David et que nous publions dans une autre colonne.

“ Le général lit comme il parle, sa lecture est fréquemment interrompue par les bravos enthousiastes, l'assemblée salue à travers l'immensité de l'Océan les Français du Canada, toujours fidèles à Dieu, toujours fidèles à la France. Voltaire se consolait de la perte du Canada par une raillerie qui révélait son ignorance et son absence de cœur ; mais la France catholique répudie les égoïstes railleries de Voltaire et au cri d'amour qui retentit par delà l'Océan, elle répond de toute son âme : Vive le Canada ! Vive la Nouvelle France !

“ Une partie des acclamations qui retentissaient hier si nombreuses et si vibrantes s'adressaient à ces braves Canadiens, qui ont rattaché au pied du trône de saint Pierre des liens qu'ils n'avaient jamais consenti à briser. La mère-patrie avait eu la coupable faiblesse de les laisser rompre en des jours de malheur ; elle saura les renouer aux jours prochains de la prospérité.”